

Journées de formation des professeurs de religion catholique de la Communauté française 2007



Recueil de textes pour accompagner et prolonger la réflexion

Document téléchargeable sur
<http://eyn-mayim.be>

Table des matières

Henry Tincq [2007],	<i>Les Français sont de moins en moins catholiques</i>	3
Maurice Bellet [2005],	<i>Si je dis Dieu</i>	4
Hans Küng [2002],	extrait de <i>Mon combat pour la liberté</i>	8
Jacques Vallery [1978],	« <i>Croire en Dieu, ça sert à rien !</i> »	12
Jacques Vallery [1983],	<i>L'identité chrétienne !</i>	14
Jacques Vallery [1983],	extraits de <i>Un peu de sens</i>	22
–	<i>La relation d'amour (schéma)989]</i>	27
–	<i>La Règle d'or</i>	28
Hans Küng [1975],	<i>Être chrétien</i>	29
J. Bonfond et al. [1989]	<i>Production des discours sur Dieu (schéma)</i>	33
J. Bonfond et al. [1989]	<i>Grille d'analyse des « visages de Dieu »</i>	34
–	<i>Visages de Dieu, visages du cours de religion</i>	37
Jean-Pierre Hommé	<i>Grille d'analyse des relations humaines</i>	38
José Reding [1999]	<i>Chemin de transformation des relations</i>	39
A. Comte-Sponville [1994]	<i>Les quatre ordres</i>	40
Hubert Batteux	<i>La religion est faite pour l'homme...</i>	41
Maurice Bellet,	<i>17 manières de prier Dieu</i>	49



Joël Guenoun, *Les mots ont des visages*

*« Dieu est insaisissable à l'esprit humain.
S'il était saisi, il ne serait sûrement pas Dieu »*

Évagre le Pontique (un des « Pères de l'Église », 345-399)

*« Dieu est caché et doit le rester
afin que nous puissions nous interroger sur son existence »*

Jean d'Ormesson [2006]

LES FRANÇAIS SONT DE MOINS EN MOINS CATHOLIQUES



Il n'y aurait plus qu'un Français sur deux (51 %) à se déclarer "catholique", alors que les Français "sans religion" représentent désormais jusqu'à un tiers, ou presque (31 %), de la population. Tel est le résultat principal du sondage de l'institut CSA - auprès d'un échantillon de 2 012 personnes - que publie, dans un large dossier sur les catholiques, *Le Monde des religions* de janvier.

Le sentiment d'appartenance à la religion catholique subit donc un net fléchissement. En 1994, le même institut avait posé, aussi pour *Le Monde*, la question dans les mêmes termes qu'aujourd'hui ("*Quelle est votre religion, si vous en avez une ?*") : les catholiques déclarés étaient alors 67 %, les "sans religion", 23 %.

Cette chute de seize points des premiers, entre 1994 et aujourd'hui, s'explique donc par l'introduction d'une nouvelle définition proposée dans l'enquête, les "chrétiens sans précision" (4 %), et surtout par la hausse de huit points des "sans religion". Quant aux musulmans, ils ont doublé (de 2 % à 4 %), les protestants (3 %) et les juifs (1 %) restant stables.

L'Église a pu longtemps se rassurer en invoquant - au delà de la baisse ancienne des pratiques et des croyances dans les dogmes - une résistance de l'identité catholique. Mais cette observation est de moins en moins fondée. Le déclin du sentiment d'appartenance au catholicisme rejoint celui des pratiques et croyances.

Ainsi *Le Monde des religions* a-t-il interrogé 1 021 catholiques et les résultats sont aussi surprenants. Plus de la moitié ne vont jamais à la messe, sauf exceptionnellement pour un mariage, un baptême, des funérailles ou pour une fête (31 %). Seuls 8 % restent fidèles à la messe du dimanche : ils étaient 37 % en 1948, 25 % en 1968, 13 % en 1988.

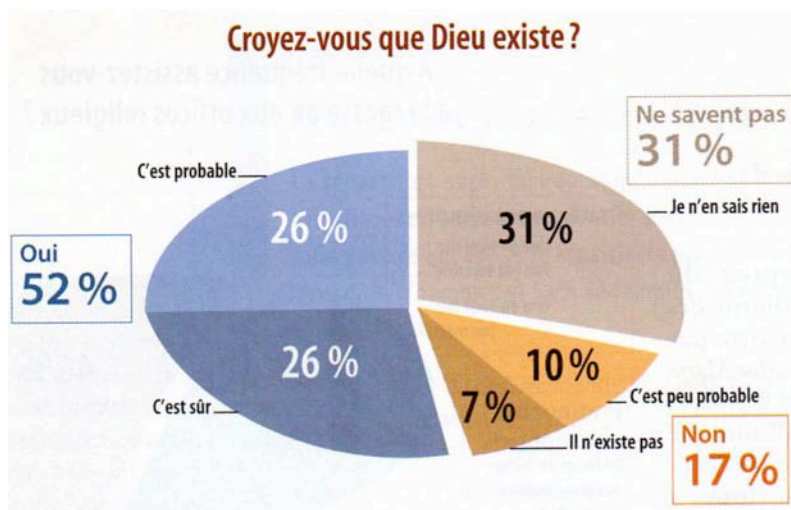
L'EXISTENCE DE DIEU

Ces chiffres donnent la mesure de l'effondrement, même si la pratique catholique ne se résume plus, depuis longtemps, à l'obligation de la messe dominicale. Plus du quart des catholiques disent prier au moins une fois par semaine, soit une confirmation de la préférence pour des pratiques religieuses de type individuel.

Les croyances s'effritent également. Seuls 52 % des catholiques jugent "certaine" ou "probable" l'existence de Dieu. Et c'est une minorité (18 %) qui croit en un "Dieu personnel" - vérité fondamentale du christianisme - contre une grosse majorité (79 %) qui identifie Dieu à une notion plus vague de "force, énergie ou esprit". 58 % croient à la résurrection du Christ et 38 % à la virginité de Marie. Seules résistent les croyances aux miracles (64 %), au diable (33 %), à l'idée que la mort n'est pas "l'étape ultime" (74 %).

Un élément d'identité commune demeure très fort: l'appartenance à une Église dont les catholiques ont plutôt une bonne image (76 %). Benoît XVI obtient 71 % d'opinions favorables (contre 18 %). Les mêmes réclament pourtant ardemment le mariage des prêtres (81 %) et l'ordination de femmes-prêtres (79 %), des réformes qui font figure d'épouvantail à Rome.

Henri Tincq

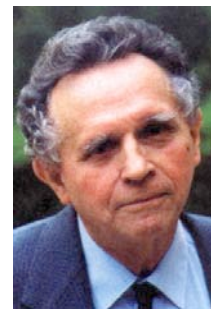


Article paru dans le journal *Le Monde* du 10 janvier 2007
Le graphique est extrait de *Le Monde des Religions* n° 21, janvier-février 2007, p. 26.

Si je dis Dieu

MAURICE BELLET

in « [Etudes](#) », novembre 2005 ; pp. 523-529.



On ne peut pas parler de Dieu.

C'est clair, net et définitif.

Car parler de, ou parler sur, c'est disposer d'un certain pouvoir sur la chose dont on parle. C'est avoir le mot, le concept, l'image, les documents ou la démonstration. C'est ramener la chose dans un espace humain de langage, où nous savons et disposons.

Si Dieu est Dieu, il est ailleurs.

Et si donc, par plaisir ou par nécessité, quelqu'un se risque à dire quelque chose à propos de Dieu, il doit reconnaître que s'il prétend savoir ce dont il parle et ce qu'il dit, il parle faux.

J'ai dit plaisir et nécessité, parce que ce sont les deux excuses valables. Devoir ou intérêt ne valent rien.

S'engager là, c'est donc s'engager dans la parole imprononçable, la pensée impensable, la communication incommunicable. De sorte que la toute première chose, et qui ne devra pas cesser, avec et par-dessous toute parole, c'est le silence.

Et qu'il n'y a de parole vraie, dans cet espace impossible, qu'à se tenir dans l'extrême humilité, dans une attitude de respect, d'attente, d'écoute. « Personne n'a jamais vu Dieu », dit saint Jean dans son évangile et dans sa première lettre.

Mais si Dieu n'existe pas ? Savoir si Dieu existe ou pas, c'est une question d'homme, une affaire qui le concerne. Dieu s'en moque. La boutade veut dire ceci : toute question concernant Dieu suppose que le questionneur soit en pouvoir de la poser. Dieu comme Dieu commence pour nous quand le questionneur est questionné, et de façon si radicale, si implacable, qu'il doit laisser être ce sur quoi il est sans pouvoir. Ce qui se tient au cœur ou à la pointe de ce laisser-être, c'est un je-ne-sais-quoi auquel certaines traditions donnent le nom de Dieu.

Mais les philosophes d'Occident ont disserté sur le concept de Dieu et critiqué les images de Dieu. L'athéisme, alors, quand il survient, est refus de l'image et du concept, tels qu'ils sont présentés. Or la crise véritable de l'esprit, quant à Dieu, n'est pas que Dieu soit nié, c'est qu'il disparaisse. C'est-à-dire : on ne rejette pas telle idée ou telle image de Dieu, mais le mouvement qui laissait être le tout à fait insaisissable s'éteint. Commence à se fermer sur lui-même l'enclos où les hommes seront face à face avec eux-mêmes, livrés finalement à la terreur.

Dieu est un mot de la langue française : voilà qui est sûr et certain et que personne ne peut contester. Après, tout peut arriver.

L'Occidental moyen a dans sa tête quatre groupes de Dieu (au moins). Il y a le Dieu juif-et-chrétien; ce n'est déjà pas si simple : entre le Dieu qui ordonne à Josué le génocide des Palestiniens et le Père de Jésus-Christ, le moins qu'on puisse dire, c'est que le déclarer unique et identique ne va pas de soi. Il y a le Dieu de la philosophie. Mais de quel philosophe ? Platon, Aristote, Plotin, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Bergson, Blondel, Heidegger, Levinas, Ricœur ? Il y a les dieux païens. Ils n'existent plus : personne ne va prier Zeus ou Aphrodite en son temple. Mais eux, au moins, ils fonctionnent ! L'Argent, Éros, et Mars le dieu de la guerre, voilà nos maîtres. Enfin, il y a, sombre sous-produit d'un certain christianisme, le Dieu pervers : il est tout amour, mais son amour nous crucifie avec le Christ; il nous donne tout, mais c'est sa façon de tout nous prendre.

Quand vous dites « Dieu », vous vous promenez là-dedans. Où, au juste ? Et prenez garde : votre Dieu vous est largement inconscient. Vous croyez nommer le Dieu Père, qui a envoyé son Fils sauver le monde, et votre dieu réel, c'est une espèce d'Idée, monstre froid de Toute-puissance ; ou bien c'est l'Argent ; ou bien (je ne l'avais pas nommé, celui-là), votre nation, votre patrie, votre clan.

Et quel sera le test ? Votre vie, parbleu. Quel est le dieu (ou Dieu ?) qui agit en vous ? Et le test du test, c'est : qui êtes-vous envers autrui ? Car c'est là que votre dieu réel se révèle efficace. On connaît de « bons chrétiens » qui sont de redoutables tueurs, par égoïsme, cupidité, dureté de cœur, fanatisme, goût du pouvoir ou servilité, etc. Ce n'est pas seulement qu'ils « manquent à la charité » : ils le sauraient et se reconnaîtraient pécheurs ; ils se tiendraient humblement, à côté du publicain. C'est que leur religion est fautive.

Qui est ton Dieu ? Qui est mon Dieu ? Ah, pas de réponse précipitée ! J'évoquais ces dieux inexistantes qui pourtant fonctionnent : car il y a une fonction « théique » (du grec *theos*, comme théologie !) qui, je le crois bien, est toujours remplie. Elle désigne le « ce sans quoi », le « ce qui de toute façon », le « ce qui ne peut pas ne pas », le « ce sur quoi l'on fait fond » ; bref, le point d'appui, le point fixe, l'irréfutable, sans lequel l'être humain est livré au chaos — terreur suprême. Oui, l'on pourrait se risquer à une « théologie fonctionnelle », indifférente aux débats sur l'être de Dieu, seulement attentive à ce qui se passe en l'homme, quand les enjeux sont absolus.

Ça éclairerait peut-être le paysage.

Et Jésus-Christ ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

Qu'on me pardonne la vulgarité, voire l'irrespect de la formule. Elle correspond assez à la situation ; entendez : à ce qu'éprouvent pas mal de gens.

Malaise, chez les chrétiens eux-mêmes, quant aux déclarations de l'Église ; il faut croire, paraît-il, que Jésus est Dieu.

Si Jésus est seulement « Monsieur Jésus », mort il y a 2000 ans (quelqu'un de vraiment bien, grand maître spirituel, mais enfin quelqu'un comme nous), et si Dieu est l'Idée du tout-puissant-principe-éternel-créeur-des-mondes, dire sans plus de précautions que Jésus est Dieu, c'est non seulement incroyable, c'est imbécile. C'est déclarer identique ce qui ne l'est pas.

Il doit y avoir une autre entrée.

Mais la preuve que l'affaire est grave, c'est qu'elle a tourmenté durement l'Église des premiers siècles, jusqu'aux grandes déclarations conciliaires (voyez le symbole de Nicée) où l'Église aujourd'hui encore reconnaît ce qu'elle croit.

Autre signe de la difficulté : les mystiques l'ont rencontrée. Dans la grande aventure de l'union de l'âme avec Dieu, pourquoi Jésus-Christ ? Ne serait-il pas – encombrant ? Thérèse d'Avila — elle est femme, elle n'a pas les circonspections des bonshommes — évoque de façon quasi naïve cette tentation-là : évacuer Jésus-Christ. Il pourrait servir, si j'ose dire, de rampe de lancement. Mais l'âme, une fois éveillée à l'ineffable, ne pourrait que l'oublier.

Il doit y avoir une autre entrée !

Paul, l'apôtre Paul, emploie souvent dans ses *Épîtres* la formule « Dieu et Jésus-Christ ». Troublant. On ne peut rien ajouter à Dieu. Ce « et » doit désigner autre chose ; comme, par exemple : en Jésus-Christ peut s'entendre ce qu'on dit quand on dit Dieu.

C'est que Jésus paraît au cœur de la foi d'Israël et que cette foi est implacable pour toute prétention à tenir Dieu. Destruction et mort des idoles. Chute des astres : on n'adorera plus cette armée du Ciel. Critique prophétique du Temple lui-même : Dieu ne s'enferme pas dans le culte.

Le lieu de Dieu, c'est l'homme. C'est en l'homme que Dieu peut être beaucoup plus que tout ce que l'homme peut contempler et construire dans l'univers. Mais l'homme est aussi bien le lieu du pire et le temple des démons. Il faut donc attendre Dieu en l'homme, jusqu'à ce qu'advienne l'homme pur de la mort, et assez pur de la mort pour que, jusque dans la destruction — dans le pâtir qui non seulement assassine mais avilit —, il ne soit complice ni comme bourreau, ni comme victime. Pur du meurtre (tant de meurtres sont commis au nom de Dieu ou de ce qui le remplace !). Ne devant rien à la mort.

Cet homme-là est le révélateur du Dieu vrai. « Qui le voit, voit le Père », c'est-à-dire la source en deçà de toute origine, le donateur en amont de tout don, le réel par delà toute réalité. Il est, dans sa présence, la présence de l'Ineffable.

Et ce qui va le montrer, dans l'effectif, dans la réalité humaine, c'est sa prodigieuse distance d'avec tous les « fonctionnements » où s'enlise le divin des humains. Le signe de Dieu, ce n'est pas que l'homme ait sur Dieu des idées intéressantes, c'est que l'homme soit pur du mensonge et du meurtre.

Cela ne peut le mener, l'humanité étant ce qu'elle est, qu'à travers l'en bas — où il se trouve proche de tous les humiliés, les exclus, les perdus. Mais c'est là même, comme le dit Paul, que lui est donné « le nom au-dessus de tout Nom ».

Bien loin que ce soit réduire Dieu à l'homme, ou arranger quelque divinisation, c'est reconnaître la distance infiniment infinie de Ce ou Celui qui demeure l'insaisissable. Mais c'est la reconnaître, non seulement en idée, mais dans les faits : par la distance infiniment infinie de cet amour en acte par rapport à ce que nous traînons de misère.

Voilà qui change et Dieu et l'homme, et pourrait nous aider à commencer d'entendre ce que peut signifier « la divinité de Jésus-Christ ».

Mais où est-il, cet homme ? Dans le passé des historiens, dans la théorie des théologiens, dans les images de la piété ?

Il est en nous, nous sommes son corps.

Bouleversement de l'Évangile, par rapport à toute sagesse et toute mystique. Le plus haut lieu spirituel n'est pas le sommet de la montagne décrit par Jean de la Croix, où « pour le juste il n'y a pas de chemin ». Le plus haut lieu est paradoxalement en bas, dans cette eucharistie où tous sont accueillis, même les plus faibles et les commençants ; parce que la vérité de Dieu est dans cette charité réciproque où nul ne se juge meilleur ou plus haut. Et ce qui fait la substance de ce lieu, c'est le Christ lui-même en son corps, manger sa chair et boire son sang — vraiment ce qu'il y a de plus humble, de plus archaïque, de plus charnel. Mais c'est l'intellect qui juge basse cette puissance de la chair qui est en vérité charnel ; il méconnaît que c'est tout l'homme, l'entier de l'homme, qui est le lieu de la présence. Il ne retient des sens que le voir et le toucher, quand ils sont dans la prétention de saisir. Il méconnaît l'écoute, la vue, le toucher dont parle Jean dans sa *Première Epître*, qui ne sont qu'amour, déprise de toute emprise, présence qui se donne et s'entre-donne.

« Dieu est amour. » Et « qui aime connaît Dieu » (encore *Jean*). Phrase formidable, dont on peut se demander si elle a été vraiment entendue. Par Thérèse de Lisieux, sans doute. Ce n'est donc pas par hasard si elle déclare avoir trouvé « une voie toute nouvelle » (« petite voie », dit-elle ; on entend « petite » et on n'entend pas l'énormité de ce qui suit : « voie toute nouvelle »).

Le lieu de la connaissance de Dieu (la connaissance — on est bien au delà de la morale !), c'est la relation avec autrui, quand cette relation est amour, selon l'amour que Dieu a pour nous, qui s'est manifesté en Jésus-Christ.

Serait-ce le moyen décisif d'en finir avec la confusion de Dieu dénoncée plus haut ? Mais si c'est vrai, quel tremblement de terre ! Ce que les gens disent de Dieu, ce que les gens croient de Dieu reste dans l'équivoque. Et qu'ils affirment ou nient, qu'ils croient en Dieu ou pas n'est pas vraiment décisif; cela est pris dans la confusion. Ce qui lève l'équivoque, c'est ce que les humains sont les uns aux autres.

Vient alors cette incroyable pensée : Dieu n'est plus en Dieu, tel que les discours des hommes l'ont imaginé ou conçu, pour le construire ou le démolir. Dieu est en l'homme, quand précisément l'homme cesse de construire ou démolir Dieu ; quand l'homme devient ce pur accueil de ce qu'il ne sait ni ne possède aucunement, mais qui se révèle en lui à la mesure même où il se fait amour de tout l'homme et de tous ses frères et sœurs humains ; et tout particulièrement de ceux dont l'humanité est écrasée et défaite.

« Le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui était perdu » : voilà qui est parler — divinement.

Après quoi, nul mépris pour qui ose, humblement, nommer Dieu. Saint Augustin disait, à propos des trois personnes du Dieu unique : nous parlons ainsi, non pas vraiment pour dire, mais parce que nous ne pouvons pas nous taire. Humains, nous sommes des êtres de langage. Le silence ne vaut que dans ses noces avec la parole. Sinon il est silence d'hébétude et de mort.

Toute pensée qui cherche Dieu est digne de respect et d'attention, pourvu qu'elle ne trouve pas ce qui la dispenserait de chercher encore. Mais pouvons-nous, tels que nous sommes devenus, habiter aujourd'hui ces grandes cathédrales de l'esprit que nous ont laissées nos devanciers ? Ou nous faut-il accueillir, là même, la pauvreté qui nous prive de tout, sauf de ce très essentiel qui n'est rien, pour tout regard ou toute main avide ; une lueur, un souffle, l'ombre d'un regard, la très étrange douceur qui baigne celui ou celle qui sort de ses enfers ?

Mais peut-être que, vis-à-vis de Dieu, la parole meilleure est-elle celle que nous lui adressons, l'invocation, qui ne prétend à aucun savoir mais se tourne vers qui-est-là ; comme nous faisons envers autrui, quand nous l'aimons ; ou encore la parole qui de Dieu vient vers nous, par telle parole humaine où quelque chose du désir véritable vient s'éveiller en nous.

Alors Dieu est ce qui habite la parole, pour que la parole humaine demeure ouverte, du côté de ce don tout premier et imprenable, sans lequel déjà nous sommes morts, passés sous la loi du meurtre.

C'est pourquoi, décidément, le mieux que nous pouvons espérer, c'est, à Sa manière, de parler divinement à ceux que nous rencontrons et à nous-mêmes. Là, nous avons quelque chance d'être proches de Celui qui « veut que tous les hommes soient sauvés ».

MAURICE BELLET



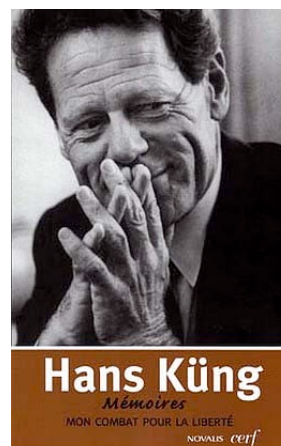
Études, 14 rue d'Assas — F-75006 Paris

Mon combat pour la liberté

HANS KÜNG

Mémoires, éd. Novalis-Cerf, 2006 ; pp. 114-118.

[En août 1953, à Berlin, dans la paroisse de Saint-Laurent à Moabit, je] fais entre autres la connaissance d'un jeune artiste qui m'entraîne dans une longue conversation sur le sens de la vie. Jamais auparavant je n'ai autant pris conscience du fait que mon fondement philosophique, qui semblait inébranlable, ne tient pas le coup : il est impossible de démontrer rationnellement le sens de la vie et la liberté. Si je suis honnête avec moi-même, cette découverte remet en question tous les fondements rationnels de ma foi, que j'avais auparavant pris pour assurés. Se pourrait-il que j'aie largement refoulé mes propres questions ou au moins « mises sur la glace » ?



Le sens de ma liberté ?

Je n'avais jamais vraiment éliminé, en effet, un doute ultime, que je n'avais d'ailleurs pas pris bien au sérieux, au début. Sur le plan intellectuel, tout semblait clair comme de l'eau de roche. Mais sur le plan existentiel, il demeurait une incertitude qui s'imposa à nouveau pendant mon premier semestre en théologie : en fin de compte, tout n'était pas aussi clair, probant et quantifiable qu'on le présume dans la théologie que l'on nous enseignait [à Rome]. Ce sont les mêmes questions que pose cet artiste de Berlin-Moabit.

Quel est le sens de ma vie ? Est-il évident que ma vie a un sens ? Pourquoi suis-je comme je suis ? Pourquoi dois-je m'accepter tel que je suis, avec mes forces et mes faiblesses ? L'acceptation de moi-même peut-elle se faire uniquement sur la base d'arguments raisonnables ? Voilà qui mérite vraiment d'être questionné.

Et quel est le sens de ma liberté ? Pourquoi n'est-elle pas tout simplement orientée vers le bien ? Qu'est-ce qui me motive ? Pourquoi la culpabilité est-elle possible ? Et que dire de la possibilité de l'échec, de l'erreur; la culpabilité ne doit-elle pas retomber sur celui qui a créé l'humain ? Ne suis-je pas moi-même exonéré de tout blâme ? Est-ce que l'acceptation de ma liberté repose uniquement sur la compréhension rationnelle ? Voilà qui mérite encore plus d'être questionné.

Je retrouve la question de Sartre au sujet de la liberté comme nécessité inévitable, une liberté qui exclut un dieu, mais qui révèle le manque d'appui et l'absurdité de l'existence humaine. Dès le 11 septembre 1949, j'avais noté dans mon journal spirituel (après une méditation sur l'*Épître aux Galates* 1,4) : « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Dieu a donné à l'homme la volonté du mal. Tant de choses seraient alors plus simples et plus belles ! » Une idée naïve ?

Face à de telles questions oppressantes, les soi-disant évidents principes ontologiques de la métaphysique grecque thomiste ne me sont d'aucun secours. Pas plus que l'approche moderne de RENÉ DESCARTES que j'étudie intensément avec son aboutissement, prétendument évident, à la subjectivité humaine. Non, son *cogito* ne fait qu'exacerber la question : « Je pense, donc je suis » ? Est-ce que mon moi m'est véritablement accessible ? Ne suis-je pas un être doté de raison et de volonté, d'esprit et de pulsions, de tête et de cœur, de conscience et d'inconscient ? Un moi plein de contradictions à bien des égards, comme le démontre l'antagoniste de Descartes, Blaise Pascal ?

Par ailleurs, qui ne voudrait pas secrètement être meilleur, un peu plus intelligent, plus doué, plus riche, plus beau ? Il y a probablement plus de gens qu'on ne le pense qui disent : « Je ne veux pas être tel que je suis. » Bien des névroses trouvent ici leurs racines. Il est souvent plus facile d'accepter le monde que soi-même tel que l'on est ou tel que nous sommes devenus, sous l'influence des autres. « Le plus simple est pourtant toujours le plus difficile », c'est ce que je lis dans les écrits de C.G. JUNG sur la psychologie et la religion : « En réalité, être simple relève du plus grand art, et l'acceptation de soi-même est donc la quintessence du problème moral et le noyau de toute une vision du monde. »

Quelques années plus tard, je retrouverai une description précise de mes sentiments chez un théologien catholique qui a enseigné à Tübingen, une bonne décennie avant moi, également à l'extérieur de la faculté de théologie catholique. Dans le texte intitulé *Die Annahme seiner selbst* [L'acceptation de soi-même], ROMANO GUARDINI écrit : « La tâche peut devenir très difficile. Il existe une résistance contre l'obligation d'être soi-même : pourquoi dois-je l'être ? Est-ce que j'ai demandé d'être ? ... Je me heurte toujours aux mêmes limites. Je commets toujours les mêmes erreurs, je fais toujours l'expérience du même échec. ... De tout cela peut résulter une monotonie inouïe, une lassitude épouvantable. »

Comment puis-je alors, sans tomber dans l'irrationnel, accéder à une attitude fondamentale positive face à cette réalité ambivalente du monde et de moi-même ? Voilà ma question fondamentale : de quelle façon puis-je arriver à cette décision et à cette attitude consciente et constructive (le « choix originel ») qui comprend, colore et marque toute l'expérience, tout comportement et toute action de l'humain ? Face au fait que cette réalité hautement ambivalente du monde et de moi-même ne s'impose justement pas comme dotée de sens avec une évidence non réfutable ? Comment puis-je atteindre un point d'ancrage assuré, un point d'Archimède pour ainsi dire, à partir duquel je pourrais déterminer, faire, comprendre et changer ma réalité de façon fondamentale ?

J'ai le choix

Dans cette question fondamentale, il s'agit manifestement de prendre position de façon libre et donc responsable. Je ne peux pas tout simplement me rabattre sur le fait que je suis sans aucun doute déterminé de multiples façons. J'aurais l'impression d'avoir ainsi recours à un alibi démoralisant, motivé par le seul souci de me décharger de toute obligation et responsabilité morale. J'en ai trop souvent fait l'expérience : je ne suis ni programmé totalement par mes gènes ou mon inconscient ni conditionné complètement par mon entourage. Je ne suis ni animal ni robot. À l'intérieur des limites de ce qui est inné et de ce qui me détermine de la part de mon environnement, je suis libre : d'une liberté comprise en tant qu'autodétermination et responsabilité personnelle. Même si je ne peux prouver cette liberté de choix et de décision, je peux en faire l'expérience, à tout instant, directement, chaque fois que je le veux : je peux toujours faire autrement ! Ainsi s'ouvre à moi une alternative fondamentale :

Je peux, de façon plus ou moins consciente, dire non à un sens pour ma vie et ma liberté, dire non à la réalité comme telle. C'est l'alternative nihiliste, active ou passive, philosophique ou pragmatique (« Tout est de toute façon sans importance », pour ne pas utiliser de mots plus triviaux). Cette pensée nihiliste trouve toujours assez de choses négatives pour affirmer l'absurdité et le vide, une absence de valeur et de sens de la vie et même la futilité de la réalité elle-même.

D'autre part, je peux aussi dire oui, de façon plus ou moins consciente, ne serait-ce que dans une attitude apparemment passive de disponibilité : oui au fondement et au sens de ma vie et de ma liberté, malgré tout le non-sens; oui à la réalité comme telle malgré toute sa futilité. Il y a sans doute un risque d'être déçu et d'échouer toujours à nouveau dans cette vie pleine de fardeaux et de souffrances.

Pourquoi devrais-je dire oui, cependant ? Je me souviens bien comment j'ai déjà pris de court, avec cette question, mon premier maître des Exercices, le père Vorspel. Il me renvoie à Dieu.

Mais la question de mon propre point de vue, du sens de ma vie, de ma liberté et de la réalité comme telle me semble plus fondamentale et donc plus prioritaire que la question de Dieu à laquelle il faudrait réfléchir, logiquement, en deuxième lieu. Il me reproche une question qui constitue en fin de compte une rébellion contre Dieu. Mais comment puis-je accepter Dieu si je n'arrive même pas à m'accepter moi-même ? Il me dit qu'il me faudrait « croire ». Cependant, croire, d'après ce que j'ai appris, appartient au niveau « supérieur » des vérités de la révélation chrétienne. Au plan « inférieur », le niveau naturel de la raison, le croire n'a pas sa place. Seuls devraient y régner le savoir, la compréhension, l'évidence.

Au cours de mes dernières années à Rome, je me rends compte que même la théologie protestante, telle que je commence à la connaître par la lecture des écrits impressionnants de Karl Barth, est embarrassée, à ce chapitre : faut-il se fier de prime abord, dans cette question fondamentale, à Dieu ? Tout simplement lire la Bible ? Alors qu'en est-il de ceux qui ne lisent pas la Bible, à cause de leur origine, de leur formation ou de leur attitude ... ? Est-ce à dire que tous les non-chrétiens ne peuvent trouver de point d'appui pour leur vie ? Qu'ils ne peuvent arriver à faire confiance à la vie ? Est-ce que la foi au Dieu des chrétiens est véritablement la condition préalable à n'importe quel oui à la réalité, pour quelque éthique qui s'y appuie ? Voilà des questions que la théologie protestante n'a guère considérées jusqu'à aujourd'hui.

Déjà pendant cet entretien à Berlin-Moabit, au cours duquel je m'avère incapable, malgré toute ma formation philosophique et mes deux années de théologie, de donner une réponse satisfaisante à mon interlocuteur, et où même des excursions dans le domaine de l'esthétique ne sont pas d'une grande utilité, je me propose de m'adresser, après mon retour à Rome, à mon maître spirituel, Wilhelm Klein.

Oser la confiance fondamentale

Bien évidemment, je reçois à nouveau la réponse à laquelle je m'attends et à laquelle je suis allergique depuis belle lurette. J'étais fermement résolu à l'attaquer afin de forcer enfin une solution du conflit : « Il faut simplement croire ! » Croire ? Toujours seulement croire ? Mais tout d'un coup — en plein milieu de l'entretien — une pensée me traverse l'esprit comme un éclair. Je n'aime pas parler « d'illumination ». C'est plutôt une expérience spirituelle. En tout cas, cette pensée intuitive ne me vient pas tout simplement de mon interlocuteur. Mais elle n'origine pas non plus de mon propre effort conceptuel. Elle monte tout d'un coup de la profondeur de mon être. Ou bien de l'extérieur, d'en haut ?

« Croire ? » Ce n'est certes pas la foi au sens catholique de l'acceptation intellectuelle des vérités surnaturelles de la foi et des dogmes qui est la solution. Pas plus que croire au sens protestant de l'acceptation de la grâce divine dans le Christ qui justifie. Peut-être que mon idée est en lien avec cela, mais elle est plus simple, plus élémentaire, plus fondamentale. Car il s'agit d'abord du fondement conscient de l'existence humaine, non seulement de l'existence chrétienne. Il s'agit justement de cette question qui se pose, autant pour les chrétiens que pour les non-chrétiens, bien « avant » toute lecture de la Bible : comment puis-je trouver un point d'appui solide ? Comment puis-je accepter mon propre moi avec tous ses aspects d'ombre ? Comment accepter ma propre liberté qui est aussi ouverte au mal ? Comment affirmer que ma vie pleine de souffrance a un sens, malgré tout le non-sens qui y règne ? Comment dire oui à la réalité du monde et de l'humain, malgré leur caractère énigmatique et contradictoire ?

Je découvre tout d'un coup que je dois faire un choix élémentaire, prendre le risque de faire confiance ! Voici le défi : risque-toi à dire oui ! Au lieu de te méfier profondément, ose une confiance fondamentale en cette réalité ambivalente ! Au lieu d'une méfiance fondamentale, une confiance fondamentale: envers toi-même, envers tes semblables, envers le monde, la vie, envers la réalité questionnable ! Alors un sens apparaît, éclaire, devient lumière ...

Peut-on comprendre que cette expérience étrange m'a rempli d'une joie débordante ? C'est cela, la liberté vécue, réalisée : dire oui, oser faire confiance, fondamentalement, risquer de faire confiance à la vie. Ainsi je peux véritablement adopter une attitude fondamentale assurée, je peux continuer et me tenir debout.

Non, ma liberté de conscience n'est pas déterminée d'avance, elle doit se former toujours à nouveau, tout au long de ma vie.

Une telle confiance et une telle conviction fondamentale n'ont rien à voir avec une confiance aveugle ou un optimisme dépourvu de sens critique. Ni ma réalité personnelle ni celle du monde n'ont changé le moindrement, c'est seulement mon attitude fondamentale envers elles qui s'est transformée. La réalité n'est pas devenue un monde parfait, elle reste marquée par son caractère ambivalent et menacée de chaos et d'absurdité. Mon moi non plus n'a pas perdu ses ombres. Il reste opaque, faillible, menacé de faute, mortel. Ma liberté reste capable de n'importe quoi, comme avant, et tout comme celle de mes semblables. Cela exige donc, avec toute la confiance dans la vie, une intelligence de la vie, un équilibre entre prudence justifiée et confiance, et dans certains cas précis, une attitude sceptique, voire méfiante. Même la possibilité d'une méfiance fondamentale envers la réalité n'est pas éliminée une fois pour toutes.

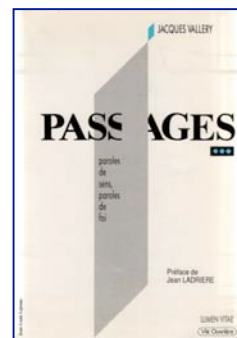
Cependant, je sais à présent, et cette découverte reste importante pour moi, que cette confiance fondamentale qui est la mienne n'est pas du tout irrationnelle, on peut l'examiner. Il est vrai qu'on ne peut pas — à l'instar d'autres expériences fondamentales comme l'amour ou l'espoir — la prouver d'avance ou *a posteriori*, par une argumentation. La confiance fondamentale ne peut pas être démontrée comme une prémisse avant ma décision ni comme une conséquence, après ma décision. Non, c'est seulement au cours de la réalisation de ma décision, dans l'acte même de la confiance, que je peux en faire l'expérience de quelque chose de sensé, voire raisonnable. Je me souviens de mon lac : je ne peux faire l'expérience du fait que l'eau porte mon corps par aucun cours théorique sur la terre ferme, mais seulement en nageant. Si je ne prends pas le risque de me confier à la réalité de l'eau, je ne ferai jamais l'expérience qu'elle me porte, moi aussi, ici et maintenant.

Comme il est d'usage en théologie fondamentale, j'annoncerai mon tout premier cours à Tübingen (six ans plus tard seulement, comme je viens de m'en rendre compte à l'instant, avec étonnement), sous le titre : *La révélation*. Je le commencerai cependant, de façon passablement énigmatique pour certains, avec la « question de l'existence humaine. » La réponse se trouve dans la confiance fondamentale, j'en ai fait l'expérience. Sans cette confiance fondamentale, toute foi chrétienne repose sur rien. Sans la confiance dans la vie, il n'y a pas de vie véritable.

« Croire en Dieu, ça sert à rien ! »

JACQUES VALLERY

Texte écrit en 1978, et publié dans *Passages : paroles de sens, paroles de foi*,
Lumen Vitae, 1989 ; pp. 177-179.



Combien de fois n'ai-je pas entendu : « Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, ma vie n'aurait aucun sens. Si Dieu n'existait pas, alors tout serait absurde ! » ? Combien de fois n'ai-je pas entendu : « Vous, les chrétiens, vous n'avez de véritables questions ni devant la vie ni devant la mort. Vous avez les réponses. La mort est un "passage". Ce qui ne s'arrange pas ici s'arrangera de l'autre côté ! » ? Les premiers se disent chrétiens, les autres non-croyants. Je ne me reconnais ni chez les uns ni chez les autres.

Longtemps j'ai cherché ; j'ai essayé de saisir la vie, de la définir. Jusqu'ici, je n'ai rien trouvé ; rien qui me permette de m'arrêter. J'avance, souvent dans le brouillard, mais heureux de marcher, de faire des bouts de chemin avec celles et ceux qui sont en route. Et ma foi en Dieu, je dirais que, dans cette vie de tous les jours, elle ne me sert à rien. Jusqu'ici elle ne m'a pas servi et j'ose espérer que jamais je ne m'en servirai.

À mes yeux, la foi au Dieu de Jésus-Christ, c'est une question d'amour. Elle n'a absolument rien à voir avec des réponses, des preuves ou des certitudes. Parce que je crois qu'il y a moyen d'être accordé avec Dieu sans me renier en quoi que soit ; parce que je pense qu'il y a moyen de vivre devant lui et avec lui sans nier la totalité de mes responsabilités, sans nier mes souffrances et mes joies, en vivant la mort comme mort réelle, la mienne et celle des autres ; parce que je crois qu'un Dieu comme celui de Jésus-Christ ne recherche pas son propre bonheur, mais est simplement heureux du bonheur des hommes, je pense qu'il est possible de le reconnaître sans s'en servir. Parfois, je me dis : "Mon Dieu il ne s'en fait pas si on croit en lui ou pas ! il a des choses bien plus importantes à ses yeux. Il sait aussi bien que moi, si pas mieux, où sont les enjeux aujourd'hui : Pour vivre leur vie, les hommes continueront-ils à écraser les autres plutôt que de marcher sur leurs propres pieds, y compris jusque dans la mort ?"



Parler de Dieu, le faire parler, je veux bien. Mais on lui en a déjà tellement fait dire ! On parle en son nom, et on ne parle que de soi ! Plutôt envie de silence. Ou bien quelque chose comme la basse continue d'une belle sonate. Vivre simplement, parler de ce que je vis avec d'autres, parler de l'homme, d'un homme libre et heureux sans Dieu, d'un homme qui peut et doit découvrir le sens de sa vie sans Dieu. Alors, peut-être pourrais-je me permettre de parler de celui que j'appelle Dieu, me permettre d'avancer dans sa direction. Alors peut-être pourrais-je communiquer ce que je vis. Et encore ! Si souvent je me trouve en face de ceux qui veulent m'enfermer dans mes propres mots. J'ai envie de piéger mon langage pour le faire exploser quand il est entre leurs mains. "Tu n'as plus la foi", disent-ils. Parce que, eux, ils l'ont, ils savent ce que c'est ! Des non-croyants me disent aussi : "Somme toute, tu es un incroyant qui s'ignore !" Juste retour des choses. Ici, plutôt envie de me taire, car ce n'est pas de démonstration qu'il s'agit. Peut-être un sourire ou un clin d'oeil. Seulement de quoi indiquer autre chose.

Souvent, je pense qu'il nous est aussi difficile de découvrir et de vivre le sens de notre propre vie que de laisser l'autre exprimer et vivre le sens de sa propre vie. Il y a beaucoup de peur dans tout ça. Parce qu'on a peur de vivre sur ses propres jambes, on fait mourir comme on peut, violemment ou délicatement. Ça revient au même. Si je devais dire ma foi, parler de mon Dieu, c'est librement et à des êtres libres que je voudrais le faire, à ceux qui ne craignent pas de se trouver en face de quelqu'un de différent. Et ici, pas question de se servir de Dieu ou de la foi soi-disant pour libérer. La Foi n'est liberté que pour celui qui, sans elle, travaille à sa propre libération, à celle de tous les hommes. Dans la foi, il y a aussi à se libérer; de la foi elle-même.

J'écris des mots pour dire et redire la même chose ! Vois-tu, si tu veux bien croire que ma foi ne sert de rien pour ma vie, que j'ai à réfléchir, à travailler, à mourir, à vivre sans Dieu, si tu veux bien croire que la solitude du croyant face à Dieu tout aussi réelle que celle du non-croyant devant sa propre mort alors, peut-être, pourrions-nous commencer à parler ; simplement pour mieux nous connaître. Intelligemment aussi, car la gratuité n'est pas l'arbitraire. Tu me dirais cette vie qui se fait en toi, cette vie que tu crées. Je te dirais ma vie, j'essayerais de t'expliquer pourquoi il ne me semble pas idiot de croire en Dieu aujourd'hui, de t'expliquer ce que sa présence change dans ma vie et dans celle du monde, j'essayerais de te montrer qu'il y a moyen de vivre de différences radicales hors de toute comparaison et de toute exclusion, j'essayerais de te faire percevoir qu'il n'est pas idiot d'aimer un Dieu dont je dis qu'il n'est pas idiot qu'il existe. Cela hors de tout système ; sans preuves, sans certitudes.

Si le Dieu auquel je crois est vraiment un Dieu d'Amour, alors je ne vois pas pourquoi il y aurait en son cœur moins de respect et d'amour qu'il ne peut y en avoir dans le cœur de tout homme. Je ne vois pas pourquoi, lui aussi, comme toi, il ne préférerait pas voir les autres libres même sans lui plutôt que de se servir d'eux pour son propre bonheur. Somme toute, c'est parce que je crois en un Dieu qui ne veut pas se servir de l'homme que chaque jour, marchant sur ses traces, j'ai à vivre sans me servir de lui.



L'identité chrétienne !

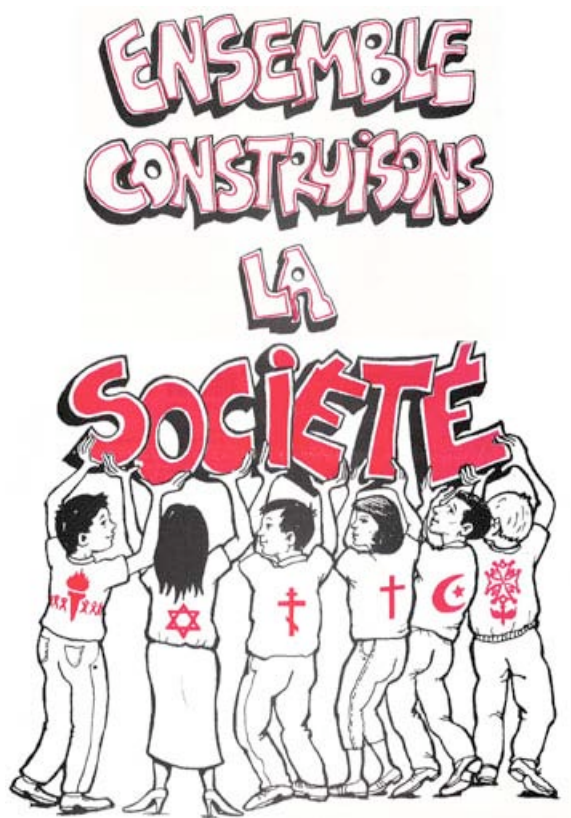
JACQUES VALLERY



Article a été publié dans la revue *Lumen Vitae* 38 (1983), pp. 141-152,
et dans le livre *Passages. Paroles de sens, paroles de foi*,
éd. Lumen Vitae – Vie Ouvrière, 1989 ; pp. 157-167.

À la sortie de l'aéroport, quelqu'un, m'a-t-on dit, porterait une écharpe rouge, un chapeau jaune, des lunettes noires... Différences suffisamment significatives, espère-t-on, pour me permettre de l'identifier. Je prends contact : vérification faite, cela correspond. Je connais l'individu chez le patron : mission accomplie; passons à autre chose. Identification pour le moins aisée !

Identifier quelqu'un peut être d'une tout autre portée. En moi se creuse une existence, se précisent et s'approfondissent désirs, révoltes, souhaits et projets. En moi se vit une vie qui ne demanderait pas mieux que de s'engager avec d'autres sur un chemin de lutte, de confiance et, pourquoi pas, de reconnaissance. Tout cela pour rendre la vie concrète un peu plus viable, peut-être plus belle et plus heureuse... **Comment identifier celles et ceux, celle ou celui avec qui j'engagerai un peu ma vie ou ma vie tout entière ?**¹ Les signes distinctifs, les différences ne sont pas données d'avance. Peut-être est-ce la rencontre au cœur des projets qui les réalisera ? Identifier quelqu'un pour s'engager avec lui est autre chose qu'identifier une belle porcelaine pour la vitrine !



Dans une société en rupture culturelle, dans une société en crise économique ou autre, plus qu'ailleurs encore est complexe ce problème de l'identification d'un groupe, de quelqu'un, d'une conviction. Car dans cette démarche, les enjeux sont d'importance, les pouvoirs concernés et les obstacles nombreux. *Identifier* ce que l'on veut faire, ce que l'on souhaite que devienne la société, *identifier* les objectifs concrets à atteindre, les moyens à mettre en œuvre peut entraîner une remise en question des pouvoirs, des valeurs et des structures. Il n'est même pas exclu que cela provoque un changement de société, avec les conflits et les luttes que cela suppose. L'identification est ici tout autre chose que ce qui m'était demandé à la sortie de l'aéroport (à la rigueur, un animal bien dressé, une machine bien programmée aurait pu reconnaître le chapeau jaune et les lunettes noires). **Comme œuvre de création et de liberté, l'identification est au cœur d'un engagement éthique.** Dans un monde qui n'est pas neutre, elle porte et révèle le sens que chacune et chacun veut donner à sa vie.

¹ Les passages en caractères italiques correspondent aux choix typographiques de Jacques Vallery ;

par contre les textes en caractères gras relèvent des choix propres des auteurs de ce recueil de texte, de même la plupart des dessins qui illustrent cet article.

RECHERCHER L'IDENTITÉ CHRÉTIENNE



Dans une société en rupture culturelle, la recherche de l'*identité chrétienne* est non seulement complexe mais lourde de conséquences elle aussi. Il y a de cela quelques années à peine, la foi chrétienne allait de soi; l'existence de Dieu faisait partie des évidences; le *Credo* était récité sans problème; la culture était encore de chrétienté. Le travail d'identification des chrétiens se portait essentiellement sur les autres, sur celles et ceux qui adhéraient à d'autres convictions : il s'agissait de les repérer et de les désigner, pour sauvegarder la pureté de la foi chrétienne et l'organisation sociale qui lui avait été donnée. Ces « autres » étaient « hérétiques » : « Vie morale guère brillante », disait-on ! « Réflexion absente ! » Aujourd'hui, il en va parfois autrement. Nombreux sont les chrétiens qui ont perçu que les non-croyants pouvaient s'engager valablement, jusqu'au bout de leurs possibilités, et donner à leur vie un sens dont ils croient à juste titre qu'il est tout proche du bonheur; il leur est devenu impossible de les considérer comme des « chrétiens qui s'ignorent » ou comme de « mauvais-libres-penseurs ». Dans ces conditions, se demandent-ils, quelle différence y a-t-il encore entre eux et nous ? Quelle différence y a-t-il entre un chrétien et quelqu'un qui est « simplement humain » ? La foi chrétienne apporte-t-elle quelque chose « en plus » ? Ce qui, dans une société de chrétienté, était recherche de l'identification des autres (le plus souvent pour les marginaliser ou les condamner), devient dans une société qui n'est déjà plus de chrétienté recherche d'identité personnelle...

Cette recherche assez nouvelle n'est pas simple; même entre chrétiens, elle pose de nombreux problèmes. Certains voudraient retrouver quelque chose qui ressemble à l'écharpe rouge et au chapeau jaune : « Dites-nous ce qu'il faut croire ». Il en est qui s'empressent de donner des réponses. D'autres estiment que la recherche de l'*identité chrétienne* est une quête jamais terminée, une avancée en eaux profondes. La foi n'est pas une question de choses à croire, mais de reconnaissance d'un amour à vivre, d'une justice à réaliser. Il leur est parfois reproché de manquer de confiance ou de conviction personnelle, de participer à l'abandon des valeurs fondamentales et à la déstructuration de la société. Il leur arrive d'être soupçonnés et marginalisés. Ici, comme ailleurs, la recherche d'identité ne se réalise pas sur un terrain neutre.

Je voudrais indiquer, parmi d'autres, une **démarche qui donnerait à penser ce que peut être l'identité chrétienne**. Son **point de départ** est facile à trouver : **les questions les plus concrètes que pose la vie**; son **point d'arrivée** (qui n'en est pas un) peut être la reconnaissance d'un **sens possible à la vie, la reconnaissance aussi du Dieu de Jésus-Christ**. Tout au long de ce parcours jamais terminé, nombreuses, nous le verrons, sont les bifurcations possibles; nombreuses les voies qui peuvent mener ailleurs. D'une certaine manière, personne n'est tenu de suivre ce chemin jusqu'au bout. D'une autre manière, peu m'importe que l'on se dise, ici ou là, au terme ou au début. M'importe seulement le parcours : à mes yeux, c'est lui qui fait la différence, ou l'identité. À l'emprunter, peut-être percevra-t-on la profondeur des différences et le sens d'une identité.

PERCEVOIR QUE LA VIE EST QUESTION

Il ne faut pas vivre longtemps pour qu'apparaissent de nombreuses et difficiles questions [...]. Ouvrir les yeux, voilà qui importe : la fleur dans une prairie, une coulée de lave sur un village, l'exécution sommaire d'enfants et de vieillards, l'incessante lutte pour la justice... S'il n'y avait que des fleurs sur la terre, s'il n'y avait que des coulées de lave, probablement ne pourrait-on rien dire de la vie; s'il n'y avait que des exécutions sommaires, point de luttes pour la justice; s'il n'y avait que des luttes pour la justice, point d'exécutions sommaires. C'est la *différence* entre la fleur et la catastrophe qui donne leur poids de beauté et d'horreur à l'une et à l'autre. C'est la *différence* entre l'arbitraire et ce qui ne l'est pas qui révèle ce que l'on appelle le bien et le mal. **La reconnaissance des différences permet l'identification des choses et des êtres; la manière de se comporter à leur égard donne de parler de sens ou de non-sens. Elle révèle l'identité que l'on vit.**

Reconnaître les différences, les évaluer, essayer de les comprendre est œuvre humaine. Dès ici, une bifurcation possible. Certains êtres se moquent éperdument de ce que peut être la vie : ils ne s'intéressent qu'à ce qu'ils possèdent ou à ce qu'on leur promet; ils ne se laissent pas toucher. On a parfois dit qu'ils avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ! « Que tu te dises chrétien ou non-croyant, si ta vie ne révèle pas ta volonté d'ouverture, selon tes possibilités, à la vie telle qu'elle est, je pense que je me différencierai de toi. Que tu croies en Dieu ou non, radicale peut être cette différence ». Bien sûr, il n'est pas évident, je le sais, de s'engager dans la reconnaissance critique des différences; cela ne s'impose pas comme de manger. Nombreux et puissants sont les obstacles : je m'y heurte tous les jours. Mais si d'aventure l'engagement se prend, illimités sont les horizons. Hors d'eux, le but atteint, même s'il s'appelle conversion ou reconnaissance de Dieu, ne sera, à mes yeux, que détournement de la question que l'homme est.

TRAVAILLER LA QUESTION QU'EST LA VIE

À supposer que l'on essaie de mettre en lumière et de reconnaître au maximum ce qui existe, à supposer que l'on se laisse atteindre par les questions qui surgissent, commence à peine la vie. Car innombrables et souvent contradictoires sont les possibilités. L'être humain est ingénieux, très malin. « Ce que je perçois de la vie, dit-il, a été voulu tel par Dieu ou par le Destin. Je ne suis ni le Destin, ni Dieu; il ne sert donc à rien de vouloir changer les choses; il ne faut surtout pas les changer ». À moins qu'il n'ait une autre idée, tout aussi géniale : « Mon grand problème, dira-t-il, c'est que la plupart des gens ne se posent pas de questions : ils vivent et cela leur suffit. Rien ne sert de les importuner avec des questions et des recherches. Mieux vaut leur enseigner, le plus efficacement possible, ce qu'il est bon de croire et de faire ». Il n'est pas difficile de s'en rendre compte : que l'on se dise chrétien ou non-croyant, nombreuses sont les attitudes possibles face à la vie. Elles sont loin d'être indifférentes : certaines maintiennent d'injustes pouvoirs; d'autres utilisent ce que peut représenter Dieu dans l'imaginaire des gens, pour les faire avancer là où ils veulent; d'autres encore voudraient autre chose... Ne rien faire, c'est avoir choisi. Choisir autre chose, mais quoi ?

S'il est vrai que la vie est question, s'il est vrai que tout le monde ne s'engage pas à travailler les questions que pose la vie, s'il est vrai que tu ne t'engages pas, toi qui affirmes percevoir ces questions, à **faire en sorte que toutes et tous se trouvent dans les conditions où ils pourraient les travailler en responsabilité**, je me percevrai en désaccord avec toi. Quel que soit l'endroit où te conduira le chemin que tu prends, même si c'est au cœur d'une église toute parfumée encore d'encens, ta parole créera en moi méfiance et distance. **Le Dieu, dont tu me dis qu'il t'a conduit là, ressemblera si peu, à mes yeux, à celui qui n'a pris d'autre chemin que celui des plus pauvres et des marginalisés, pour qu'ils retrouvent parole et vie.** Bien sûr, il n'est pas évident, je le sais, d'avancer dans cette direction... Les souffrances et la mort peuvent être au bout du chemin. Et il est bien souvent plus facile, avec ou sans Dieu, de dire : « J'ai la solution; suivez-moi; je vais vous libérer ». Je le sais aussi, travailler pour changer les conditions de vie revient bien souvent à remettre en question l'endroit où l'on se trouve. Ici aussi des différences en perspective ! Si l'on veut bien la voir, une identité aussi !

LA RÈGLE D'OR

Travailler les questions concrètes que pose la vie peut se faire tout seul, ou à deux, à trois, ou plus, peut-être. Pourquoi pas en groupe, en société ou au plan mondial ? Autre possibilité : ne tenir compte que de soi, de quelques proches, des plus sympathiques ou des plus utiles, des seuls Blancs ou des seuls Noirs, de ceux qui ont tel âge, telle fortune, telle religion... Quelle attitude fondamentale sera la mienne ? Comment la déterminer ? En fonction de quels critères ? Certaines personnes optent pour une attitude que l'on peut appeler d'ouverture universelle; d'autres tiennent compte seulement de ce qui leur fait plaisir, ou de ce qui sert leurs intérêts immédiats; d'autres encore ont choisi la *Nouvelle Droite* ou divers racismes. Contrairement à ce que l'on dit souvent, il n'y a pas UNE éthique humaine, ni UNE éthique chrétienne; nombreuses sont les attitudes fondamentales possibles, face à tout ce qui peut se faire sur la terre : différents et parfois contradictoires sont les systèmes éthiques fondamentaux. « Identifier » ces systèmes, en choisir un en connaissance de cause n'est pas simple. Nombreux sont les obstacles.



Toujours est-il que je ne trouve dénué ni d'intelligence, ni de sens (la place manque ici pour justifier cette appréciation) de **choisir un système éthique que l'on appelle universaliste et dont le principe de base est la « règle d'or »** : « Ne fais pas à l'autre ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse » ou encore « Aime ton prochain comme toi-même ». En de nombreuses cultures, avec ou sans Dieu, avant et après Jésus-Christ, est présente une telle compréhension de l'éthique. Si tu me dis que tu crois en Dieu et si je perçois que chez toi la bienveillance que tu dis universelle ne se traduit pas en actes, selon tes possibilités, se créeront en moi soupçon et distance. Ton Dieu sera assez différent de celui qui a inspiré à saint Jean cette parole : « Celui qui dit qu'il aime Dieu... et qui n'aime pas son frère, est un menteur ». L'envie me viendra de te demander ce que tu as fait des opprimés, des torturés et des affamés. Du côté de Dieu aussi, j'imagine, cette envie de ne pas se laisser récupérer, ce refus de cautionner n'importe quoi. Car en lui, semble-t-il, la reconnaissance réciproque se vit au cœur de la vérité éthique.

Aujourd'hui comme hier, nombreux sont les chrétiens qui ne s'engagent pas en fonction d'une attitude universaliste : nouvelle bifurcation. Nous ne sommes plus sur le même chemin. Tout aussi nombreux celles et ceux qui, sans Dieu, choisissent de vivre en fonction d'une telle attitude : avec eux, la connivence. Avec eux, cet engagement pour faire de l'existence quelque chose qui vaille davantage la peine pour toutes et tous. Avec eux aussi, ce souhait d'identifier celles et ceux qui, avec ou sans Dieu, proclament les valeurs sans jamais les incarner. Car chez les non-croyants aussi, grande peut être la capacité de détourner de leur sens les paroles les plus ouvertes; chez eux aussi, cette possibilité de choisir tout autre chose qu'une attitude universaliste. Au cœur des situations concrètes, affirmer sans plus qu'il y a une attitude chrétienne et une attitude humaine ne correspond pas aux faits et manque de pertinence. De part et d'autre identifier pour s'engager en connaissance de cause. Tout ce travail, il est possible de le faire pour des raisons complètement étrangères à la foi chrétienne. Mais hors de lui, il ne me semble guère possible de rendre compte de la réalité, de la vérité et du sens de la foi au Dieu de Jésus-Christ... Différence d'importance : en tenir compte peut contribuer à révéler l'identité chrétienne.

LIBERTÉ, AMOUR, SENS ...

À supposer que, non-croyants et croyants, nous soyons décidés, dans la mesure de nos possibilités, à nous **ouvrir à la vie**, à supposer que nous soyons d'accord de **travailler les questions les plus concrètes**, pour faire en sorte **que le monde soit un peu plus habitable**, il ne serait pas étrange que surgisse en nous celle autre question : « Que sommes-nous en train de faire ? **Quel sens tout cela a-t-il ?** Ce que nous faisons diffère-t-il de la chute d'un fruit trop mûr ou de la mort d'un corps déjà vieux ? Au cœur de l'engagement que nous prenons, y a-t-il un sens à parler de liberté, d'amour, de sens ? »

Il en est qui répondent : « Bien sûr, car l'amour existe depuis toujours, car la liberté est une propriété de l'homme, car la vie n'aurait pas de sens s'il en était autrement ». Pétition de principe ! Il en est qui déclarent que tout est hasard, nécessité et déterminisme, même les actions pour lesquelles des médailles sont épinglées. C'est peut-être vrai. Mais si cela n'est pas fondé, je me méfie. Le dogmatisme du sens ou du non-sens peut aller tout aussi bien sans Dieu qu'avec lui. Ici aussi, les directions sont nombreuses et les bifurcations en perspective.

S'il y a de la liberté, de l'amour et du sens, c'est dans les conditions les plus concrètes de l'existence que je serais porté à les découvrir et à les créer, y compris dans la mort. Si tu arrives avec Dieu pour dire que, grâce à lui, tu as désormais les réponses à l'indéfinie série des *pourquoi*, pour dire que tu sais maintenant ce qu'il en est de la souffrance et de la mort, tu supprimes la question que l'homme est à lui-même : c'est comme si tu supprimais l'homme. Si tu arrives avec l'inexistence de Dieu sur un plateau pour me dire que tout est maintenant fini, qu'il est évident que la vie n'est rien d'autre que l'erreur initiale de personne, je pourrais ne pas suivre. Non que j'aie la solution, ni que je sois sûr que la vie ait un sens; mais parce qu'avant d'en arriver là, il vaut peut-être la peine de regarder si d'autres chemins ne pourraient être ouverts.

Manque ici l'espace pour indiquer ce qu'il en est de la beauté d'une vie où l'être humain peut découvrir, recevoir, donner, faire un sens à sa propre vie. Dans la mesure où il s'ouvre à tout ce qui existe, dans la mesure où, avec d'autres, il vit sa vie comme une lâche incessante et l'articule avec celle expérience d'être reconnu par quelqu'un (dont il affirme qu'il est le tout de sa vie), dans la mesure où peut exister la réciprocité dans le don radical, il ne serait pas étrange, qu'un homme ou une femme reconnaisse que, telle qu'elle est, **la vie vaut la peine d'être vécue**. Au cœur d'un engagement d'amour, avec ou sans Dieu, il n'est pas étrange de **reconnaître à la vie cette capacité de créer sa propre justification**. Elle ne requiert rien d'étranger à ce qu'elle est, pour que puisse se recevoir et se donner son sens. Un simple « parce que », ce « parce que » qui est une non-raison, lui suffit : le sens se fait, la liberté s'incarne.

Bifurcation possible ici encore : car il en est qui affirment qu'il n'est de sens valable à la vie qu'avec Dieu. Mais que devrait être ce Dieu pour qu'il en soit ainsi ? Si éloigné de l'amour que l'on n'y reconnaîtrait guère celui que Jésus a révélé. Il en est aussi qui affirment que Dieu n'existe pas, puisque la vie peut avoir un sens sans lui. Que seraient le sens et la liberté, s'ils devaient supprimer des êtres pour s'incarner ? D'autres voies sont possibles.



ET DIEU ALORS ?

Même au cœur d'une vie sensée, au cœur d'une vie que l'on espère déterminée par un amour libérateur, toutes les questions que pose la vie *demeurent* comme questions, pleines de sens. Et s'il est vrai que l'on veut rester fidèle au choix initial de ne se fermer à rien de ce qui existe, cela implique que l'on continue à les prendre au sérieux et à les travailler. Tout autant que cette *question nouvelle* : **la raison d'une existence, qui pourrait être à elle-même sa propre raison. D'où vient-il que ce qui est soit dans la ligne d'un sens, tout à la fois reçu et créé, et pas autre chose ou rien ? D'où vient-il que l'univers, n'étant pas à lui-même sa propre origine, puisse être à lui-même la raison de son sens ?**

Ici aussi, les bifurcations peuvent être multiples; l'identité peut se manifester. Il est des femmes et des hommes qui, à ce stade, déclarent le parcours terminé. « L'essentiel est de s'engager et de vivre, disent-ils : toute autre question serait inintéressante ou récupératrice. » N'empêche qu'à mes yeux demeurent des questions, et je ne vois pas au nom de quelle autorité je les déclarerais non-pertinentes, avant même de les avoir travaillées. Distanciation aussi par rapport à certains chrétiens : ils ne peuvent imaginer un sens à la vie que si Dieu existe; ils ne posent la question de Dieu qu'à partir de ce qui leur manque. Mais le Dieu qui est présenté comme une nécessité pour que l'homme se comprenne, au cœur d'une vie sensée, ne pourrait être qu'étranger à la liberté, à l'amour et au sens. Peut-être en est-il effectivement ainsi; mais l'affirmer sans plus est un peu court.

DIEU DU CÔTÉ DE L'AMOUR

S'il est vrai que la relation à l'autre et le fait d'être par l'autre n'impliquent pas nécessairement la dépendance, s'il est vrai que les parents mettent au monde leurs enfants et que ceux-ci peuvent mettre au sens du monde leurs parents, s'il est vrai qu'une réciprocité sans fin est possible, s'il est vrai que l'univers ne peut guère prétendre être à lui-même sa propre origine, il ne serait pas étrange d'entendre l'univers, par la voix des êtres humains, dire lui aussi qu'il n'est lui-même que *par l'autre*, par ce qu'il n'est pas.

Même si cet autre met au monde l'univers, et l'homme dans l'univers, serait-ce si étrange qu'ayant perçu ce que l'on était, au cœur d'un engagement de liberté, on lui reconnaisse la possibilité d'être imbriqué aussi dans une aventure où se joue son existence ? **Pourquoi ne serait-il pas du côté de l'amour, celui qui aurait donné à l'univers d'être par lui-même du côté du sens, de la liberté et de l'amour ?**

Croire d'un Dieu d'amour qu'il existe ne s'impose pas : connivence fondée avec bon nombre d'agnostiques. Croire de Dieu qu'il est amour n'est pas évident... C'est si important, cependant, que je ne serais guère en accord avec celles et ceux pour qui Dieu ne cesse de s'imposer, de revendiquer des « droits » de Créateur, de dire d'une manière ou d'une autre : « Ceci, c'est moi qui l'ai fait : dites-moi merci ! », « Sans moi, vous ne pouvez rien faire; sans moi, pas de bonheur ! ». Je ne suivrais pas ce chemin que prennent celles et ceux pour qui Dieu n'est pas d'abord perçu à partir de l'amour : il risque de conduire aux pires totalitarismes; il éloigne de ce Dieu auquel croyait Jésus-Christ. Il ne suffit pas que Pinochet soit un homme pour que j'identifie ce que je crois d'une vie humaine à ce qu'il fait de sa vie. Il ne suffit pas que Dieu soit Dieu pour que j'identifie sans plus ce que je crois d'une vie en relation avec lui à ce qu'on m'a dit qu'il voulait. Il importe de prendre distance critique à son égard. **N'importe quelle image de Dieu, parce que de Dieu, n'est pas nécessairement intéressante. Il est des intérêts humains qui aiment se camoufler derrière un masque sacré.**

Sur le chemin de la reconnaissance du visage de Dieu, nombreuses sont donc les bifurcations possibles. Davantage précises son identité et celle de ceux qui se réfèrent à lui.

JÉSUS DU CÔTÉ D'UN DIEU D'AMOUR

Parmi celles et ceux qui ont parlé de Dieu, il en est un qui, dans la tradition occidentale, retient l'attention. Parmi d'autres, Jésus de Nazareth croyait en Dieu; très souvent, il a dit aux foules et à ses disciples qui était ce Dieu auquel il croyait, comment il se le représentait, comment il comprenait l'homme, comment il percevait ce que pouvaient être les relations entre Dieu et l'homme. **En d'autres mots qu'en paroles, sa vie a dit ce qu'il avait choisi de faire et d'être pour chacun.**

Si à nos yeux, à notre intelligence, il apparaît que ses paroles et sa vie ne témoignent ni de faiblesse ni de fuite du concret, s'il apparaît que sa foi en Dieu ne résultait de la peur ni de vivre ni de mourir, si l'on perçoit que sa manière de voir la vie et de la comprendre, de croire et d'espérer, n'était en rien l'effacement ou la négation de cette question qu'est l'homme à lui-même, s'il apparaît qu'il a parlé de Dieu d'une manière adulte, intelligente et libre, *alors normalement* ce qu'il a dit (au même titre que ce que dirait toute femme ou tout homme qui aurait vécu de cette manière) devrait retenir notre attention...

Lorsque se manifeste une certaine **connivence entre ce que l'on vit en profondeur et ce que vit quelqu'un d'autre**, peut commencer une **recherche commune**. Bien au-delà des mots, elle peut toucher le sens de ce qui est vécu; en elle peut se réaliser une rencontre au-delà des frontières de l'espace et du temps, peut commencer l'histoire d'une reconnaissance, avec des dialogues qui peuvent donner à entendre tout autre chose que des informations ou des explications.

Parmi celles et ceux qui, dans cette direction, se sont risqués avec Jésus, il en est qui ont perçu, ou mieux perçu encore, que Dieu était tout autre chose qu'un Créateur lointain ou un dictateur trop proche, un moyen efficace pour l'oppression ou la libération, la sérénité ou la culpabilité. Ils ont cru percevoir dans les yeux toujours vivants de Jésus un Dieu infiniment respectueux de toutes et tous, prêt à donner sa vie pour chacune et chacun, sans autre désir que la justice et le bonheur, un Dieu à qui sans crainte on peut dire « Père », car c'est là réellement ce qu'Il est. Ils ont cru percevoir, **au cœur de la foi toujours vivante de Jésus, l'émerveillement et la douleur d'un Dieu qui s'engage, qui ne voit de sens à sa vie, de vérité à la vie, que dans l'accueil des pécheurs, la libération des opprimés, la présence au milieu des exclus, la lutte pour la justice et bien d'autres choses** qui, aujourd'hui encore, ne cessent d'étonner.



Sur ce chemin avec Jésus, il est arrivé, il arrive encore que l'un ou l'autre reconnaisse Dieu, découvre en Lui une sorte de folle espérance. L'impensable se donne à penser; foi et espérance commencent à ressembler à un amour partagé; vie et mort baignent dans une même lumière. S'enracinent et fleurissent ces mots qui n'ont plus rien à voir avec des explications ou des comparaisons; se dessine cette éclatante parole qu'**en Dieu est tout le sens de la vie, le seul sens, le sens le plus merveilleux**. Dieu est bonheur, lumière, tendresse, bonté. Il est tout; il n'y a que lui, rien que lui. Et Jésus s'efface, plus présent que jamais. Que de bifurcations en perspective !

UNE IDENTITÉ QUE L'ON ESPÈRE CHRÉTIENNE

Si tu étais au sommet d'une belle montagne et que tu as désiré suivre le torrent jusqu'au fleuve, si tu étais dans la plaine et que tu as voulu fouler les neiges éternelles, probablement as-tu retrouvé en toi ce désir de rejoindre à nouveau les plaines ou les cimes. Non par insatisfaction, ni par goût de la répétition; mais pour la découverte, pour les visages et les paysages nouveaux, pour les ombres dans une lumière différente. Si tu étais plongé au cœur des questions les plus concrètes, si tu as voulu les creuser, les travailler, t'y engager à fond, si tout au long de ce chemin tu as pris le temps d'ouvrir les yeux, de reconnaître la vie en sa beauté et sa douleur, dans ses incessantes interrogations et ses espérances, si tu n'as pas trouvé insensé d'y reconnaître ce Dieu que Jésus appelait « Père », si tu as trouvé sur ce chemin un peu de fraîcheur, de liberté et de joie, probablement ne le quitteras-tu pas de si tôt... Non pour la répétition, mais pour garder les deux pieds sur terre. Et à partir de Jésus-Christ, à partir de cette lumière ou de cette vie, tu parcourras à nouveau le chemin, tout à la joie d'être avec lui. Et vous vous en direz des choses ! Et il y a tant à faire !

Si, comme cela arrive, c'est un coup de foudre qui t'a fait démarrer, un coup de foudre pour Dieu, pour Jésus-Christ et l'Évangile, si tu t'es d'abord passionné pour ce Dieu qui « de toute éternité nous a créés en son Fils pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour », il ne serait pas étonnant que tu poursuivies avec lui cette démarche qui, aujourd'hui, est encore la sienne. Pour pouvoir mieux le regarder dans les yeux, tu iras vers les autres, vers les plus pauvres et les exclus, tu lutteras avec Jésus et par lui, diras-tu, pour que toutes et tous reconnaissent Dieu, pour qu'ils soient libres et heureux. Avec Dieu et grâce à lui, tu avanceras sur le chemin de la reconnaissance de ce que sont les autres, tu ouvriras les yeux et les oreilles, tu marcheras et, peut-être, tomberas-tu à genoux d'admiration ou de douleur... jusqu'au jour où, d'avoir été si proche des autres, se dira peut-être en toi cette parole : « Dieu, ce n'est plus à cause de toi que j'aime les autres; ce n'est plus pour t'imiter que j'essaie d'aller jusqu'au bout de mes forces; je pense avoir découvert que chacun vaut la peine pour lui-même, qu'il est possible de donner sa vie pour un autre ». Clin d'œil de Dieu, sourire : Il te prend par la main, et vous riez, avançant toujours plus profondément, au cœur des questions les plus concrètes.

En tout lieu peut se tracer le chemin de la vie. Ouvert aux découvertes, à l'émerveillement, à l'agonie ou à l'espérance. Au cœur de chaque instant peuvent se dire des paroles d'amour ou de condamnation, se vivre les fidélités et les abandons, les nuits et les lumières. Avec Dieu, pèlerin sur ce chemin, peut-être n'y a-t-il d'autre cathédrale à atteindre que celle de son *amour universel*. Peut-être pourrait-il, lui, façonner cette identité que j'espère chrétienne.

Un peu de sens

JACQUES VALLERY

Extraits de *Un peu de sens ... : engagement, sens de la vie, foi en Dieu et institutions dans une société en rupture culturelle*, Bruxelles, Ed. Jeunes en mouvement, 1983.

Cette expérience d'une causalité radicale hors nécessité et dépendance

...il peut y avoir dans une vie quelque peu ouverte à la liberté et à l'amour des expériences qui ne se résument pas totalement à la seule nécessité ou à la seule causalité. Dans la vie, même si « ceci » est le résultat de « cela », « cela » peut être le résultat de « ceci » !

[...] Si je dis : « *C'est à mes parents que je dois mon existence* », tu perçois tout de suite que la cause de ma vie ce sont mes parents. Mais il se peut très bien que mes parents disent : « *C'est grâce à nos enfants que notre vie a tout son sens.* » Il y a, ici aussi, une relation de cause à effet. J'imagine qu'il n'est pas difficile de percevoir la différence entre les deux. D'un côté, tu es de manière évidente dans la nécessité, de l'autre côté, ce peut être aussi de la nécessité bien sûr, mais ce n'en est pas nécessairement. Dans le premier cas, c'est de la pure dépendance : je ne pourrais être là sans père ni mère. De l'autre côté, cela peut être tout autre chose.

[...] Si je souligne la différence entre une causalité nécessaire et une causalité qui n'en est pas, c'est pour essayer de bien situer où l'on se trouve quand on expérimente au plus profond que tout ce que l'on est, ce que l'on vit, ce que l'on fait, ce que l'on devient, c'est grâce à l'autre, grâce aux autres, parce qu'ils sont ce qu'ils sont. Au cœur de cette expérience, peut-on être dans autre chose que dans la seule causalité, dans la seule dépendance ?

Qui libère un prisonnier, à ton avis ? Celui qui prend la décision juridique, celui qui signe le papier dans l'administration, celui qui ouvre les portes, celui, celle ou ceux qui l'accueillent à sa sortie ? Tout le monde libère, mais cela n'a pas le même sens.

— Tu veux montrer que lorsqu'on dit à quelqu'un que si on existe, si on a vécu une expérience de libération, si on a perçu un peu de sens à sa vie, c'est grâce à lui, ce n'est pas nécessairement se situer en sa dépendance ?

Dans l'expérience qui peut être de tous les jours, cette affirmation : « *C'est grâce à toi que ma vie a un sens.* » Une telle affirmation peut avoir une tout autre signification que celle de la soumission ou de la dépendance. Il suffit pour cela que celle ou celui à qui je la communique me réponde qu'il ou elle n'est pour rien dans ce que je suis, mais que l'inverse est bien vrai, que si sa vie a un peu de sens c'est bien grâce à moi.

Négation et réciprocité sont les moyens ou plus précisément les médiations par lesquelles la causalité stricte est cassée sans pour autant briser ce fait qu'il est vrai que l'un est par l'autre. Et réciproquement.

Au cœur de la vie affleure cette expérience qui me fait dire à quelqu'un qu'il est le tout de mon existence et que je ne suis rien, qui me donne de m'entendre dire au même moment que je suis le tout de son existence et que je n'y suis pour rien. Il n'est pas immédiatement évident que ces mots expriment quelque chose de ce qui est, de ce qui se vit, quelque chose de sensé ! Mais il n'est pas dénué de sens de dire qu'ils mettent au jour une situation où l'être humain affirme de son plein gré et selon sa propre dynamique qu'il n'a pas sa raison d'être en lui-même, qu'il ne possède pas la capacité d'être lui-même la cause de ce sens de sa vie.

un peu de sens...



foi en dieu, engagement, sens de la vie
dans une société en rupture culturelle

conseil de la jeunesse catholique

Que l'on appelle amour

Expérience qui, tout en donnant à penser une dépendance radicale, est cependant de créativité radicale. Car je m'entends dire par l'autre, alors qu'à mes yeux je n'y suis pour rien, que je suis la raison du sens de son existence. Je reçois de lui de devenir le sujet de sa propre existence, d'une existence qui, en rien, ne m'appartient. C'est une manière de dire les choses de telle sorte que personne n'est la cause du sens de l'existence de l'autre en même temps qu'il n'y a de sens que par l'autre. Plus simplement, on parlera d'amour.

S'il n'est pas étrange de reconnaître que l'on n'est pas à soi-même la raison de son existence biologique, il n'est pas plus étrange d'offrir à l'autre d'être radicalement la raison du sens de son existence. Encore une fois, il peut être intéressant de se rappeler que l'amour n'est pas évident, qu'il n'est pas évident d'aimer, qu'il s'agit ici aussi d'une décision, d'une œuvre jamais achevée. [pp. 263-264]

[...] si on pense Dieu du côté de l'amour, il devient pratiquement impossible de se le représenter piquant un peu partout des panneaux : « *ça, c'est moi qui l'ai fait* », « *sans moi, pas de bonheur* », « *sans moi, pas de sens à la vie* », « *sans moi, vous êtes des incapables* », « *sans moi, je vous plains* ». Tu imagines ce que cela donnerait ?

Bien sûr, si j'aime Dieu, je peux lui dire que sans lui je ne suis rien, qu'il est tout pour moi. Ce seraient là des paroles d'amour. Que Dieu nous dise ces mêmes paroles et cela nous paraît trop fort ! Impossible, dit-on ! Et pourtant, s'il nous aime, pourquoi ne pourrait-il pas nous les dire ?

Il y a une question importante ici : croit-on réellement que Dieu depuis toujours est amour ? Ce n'est pas Dieu qui va utiliser tous les médias pour dire qu'il est amour, ce ne sont pas les parents qui proclament à tout bout de champ qu'ils sont amour. Ils vivent, travaillent, s'engagent, luttent, se réjouissent, donnent le meilleur d'eux-mêmes. Celles et ceux qui les rencontrent peuvent y reconnaître de l'amour, en être heureux, en témoigner. La reconnaissance que Dieu est amour est une parole qui ne se dit que libérée de toute nécessité. Tu vois pourquoi je pense que l'existence de Dieu ne s'impose pas immédiatement. Si un jour, elle devient d'une claire évidence, ce n'est jamais qu'au cœur de l'engagement et de l'amour, lesquels, tu le sais, ne sont pas évidents surtout lorsqu'ils prennent la couleur d'une nuit sans étoiles. [p. 273] [...]

Et pourquoi ne serait-il pas « amour » celui qui aurait donné à l'univers d'être ce qu'il est ?

Je ne refuse pas de te donner des raisons de croire. Je souligne simplement que si tu les cherches hors d'une compréhension de l'existence où l'amour a un sens, tu n'en trouveras pas. Si le cœur de la vie de Dieu est amour — ce que je crois —, il est logique qu'il n'ait laissé aucune trace, qui conduise nécessairement à lui. Ce qui le passionne, ce qui prend toutes ses énergies, ce sont les autres, quels qu'ils soient. Son désir est bonheur. Tu imagines bien qu'il ne se tracasse tout de même pas pour savoir si augmente le nombre de celles et ceux qui croient en lui, si s'est étoffé le chœur qui chante ses louanges. À la rigueur, moi je peux le faire, mais ce n'est pas sa question. Que tu le reconnaisse, dans la liberté et l'amour, hors hasard et nécessité, voilà ce qui, je crois, lui donnera un bonheur immense, immérité dira-t-il !

Mais rien n'oblige. Les traces conduisent toujours aux autres. À mes yeux, c'est là une trace qui peut conduire à lui. Il y en a d'autres. [...]

Si j'étais un arbre, probablement me contenterais-je de laisser monter sève et fleurs, tomber fruits et feuilles. Au gré des saisons. Je ne dirais pas aux voisins que je me suis fait moi-même. Ne m'intéresserait guère ce lieu d'où je viens. Seuls, les fruits ou les fleurs ...

Mais j'ai goûté à la vie, à l'engagement avec d'autres, à la rencontre de l'aimée. Est survenu ce moment où j'ai reçu de me donner, cette impression de me découvrir pour la première fois, de rencontrer toute la joie et le sens dans un seul regard. Naissance dans un monde où le sens ne s'appelle plus production, possession et domination, mais don et reconnaissance ... Simplement. Sans raison.

Impression que l'arbre me fait vivre mais que je ne suis pas un arbre. Impression que ce n'est pas trop me demander que de laisser se développer en moi cette question : s'il n'est dénué ni de logique ni de sens de reconnaître que tout l'univers et moi sommes par « l'autre », cet « autre » c'est quoi, c'est qui ? Est-ce comme un arbre ou une étoile ?

Si je suis par lui, si l'univers est par lui, d'où vient-il que nous soyons ce que nous sommes ? Si cet « autre » peut, à la rigueur, être indiqué du côté de l'origine, qui est-il pour nous avoir mis au monde de sorte qu'hors de lui mais ensemble nous puissions être à nous-mêmes notre propre raison d'être ? Qui est-il pour être raison de ce dont la réalité et le sens sont d'être sans raison ?

Ici aussi, réponses diverses. Mais si j'estime que mon existence est justifiée par l'amour et non par la domination des autres, la possession ou l'exclusion, si j'estime que l'amour est la seule raison de l'existence qui en vaille la peine précisément parce que l'amour est non-raison, il se pourrait qu'avancé sur le chemin de la rencontre de l'« autre », je le découvre habité par l'amour. Du moins n'y aurait-il là rien d'étrange sinon l'étonnement d'une merveille. Rien d'étrange car dans l'expérience d'homme, seul l'amour est raison de vivre sans raison, sans qu'une justification soit nécessaire. *Pourquoi ne serait-il pas du côté de l'amour celui qui aurait donné à l'univers d'être ce qu'il est ? Sans nécessité de justification, hors l'amour qui n'en est pas une. Pas évident, bien sûr ! Mais le contraire non plus !*

Dire que l'autre existe, qu'il se trouve du côté de l'amour, qu'il est, selon les images de notre vie, un être vivant avec un cœur et une raison et non un indéterminé éloigné et vague n'est pas étrange. Mieux, cela permet d'approcher l'existence dans son étendue et sa profondeur sans refermer le moins du monde la question qu'elle demeure. En l'autre, se trouverait « justifiée » et reconnue une existence dont la raison d'être et d'être ce qu'elle est se trouve en elle-même. [pp. 273-274] [...]

**Car, sans précision,
on peut faire, d'une existence, n'importe quoi ?**

L'« autre » a été souvent désigné par un mot de quatre lettres : D.I.E.U. Il n'est pas l'univers, dit-on ! Il en est le principe, le fondement, l'origine, la raison ... Sans lui, l'univers ne serait pas ... Dieu a déjà beaucoup travaillé dans l'histoire des hommes. À entendre le récit de ses exploits ou de ses méfaits, il ne semble pas avoir un faible pour la paresse. Si l'on en juge au nombre impressionnant de celles et ceux qui ont parlé et agi en son nom, Dieu n'est pas resté inactif. Hier et aujourd'hui encore.

D'après ce que l'on peut en savoir, il est très impliqué dans le renversement de tel gouvernement et dans le maintien de tel autre. Il donne régulièrement des conseils à ses privilégiés. De temps en temps, il intervient directement dans les problèmes des hommes. Parfois, il refuse, car il souhaite faire comprendre quelque chose.

Chez certains, il privilégie son absence. Chez d'autres, selon certains bruits qui courent, il est un habitué de la maison. Dieu n'est pas banal. Il a le don de faire parler de lui. Des femmes et des hommes ont pris parti tout aussi violemment pour son existence que contre elle. Certains se sont fait tuer pour lui ; d'autres ont préféré mourir plutôt que de dire qu'ils croyaient en lui. Il arrive que l'on dise de lui qu'il est mort. En d'autres endroits, il ne semble jamais avoir été aussi vivant. Dieu est paradoxal. Il a l'air tout aussi à l'aise parmi les ors et les courbettes, du moins ne semble-t-il pas faire entendre un avis contraire à ceux qui le représentent, que dans la pauvreté, l'abandon et le mépris. Dieu est bizarre. Pas facile à comprendre. Dieu est « mystère ». Voilà qui est clair !

Lorsqu'on parle de l'« autre », on ne voit guère ce que l'on peut mettre derrière ce mot. On écoute pour voir, pour comprendre ...

Lorsqu'on parle de Dieu, on a tout de suite compris. Toutes les images arrivent en vrac, précédées le plus souvent du pape ou de l'une ou l'autre éminence. Car il est vrai, on a déjà tant parlé de Dieu ! À supposer qu'il existe, est-il seulement possible de se le représenter ? Non pas tel que l'on aurait envie qu'il soit mais tel qu'il est ? Est-il possible de l'imaginer autrement que par la projection de ce que l'on est ou de ce que l'on désire être ? À supposer qu'il existe, ne vaut-il pas mieux reconnaître qu'on ne pourra jamais rien dire de lui ? Tout au plus qu'il est ineffable, inconnaissable, lointain ...

Importe donc de travailler la représentation que l'on se fait de Dieu

Dans l'approche de l'existence, si tu te souviens, nous étions partis des questions les plus concrètes : «Comment avoir à manger, à boire ? Comment faire pour bien éduquer les enfants ? Comment être concrètement heureux ? ... »

Ici aussi, intérêt de partir de ce même concret pour apprécier ce qu'il en est de Dieu. Lorsqu'on parle de lui, écouter et analyser ce qu'on lui fait faire, ce qu'on dit qu'il fait. Mettre en lumière la fonction de Dieu dans les relations individuel/es et collectives, dans la compréhension du savoir, du pouvoir, des raisons de vivre, dans la constitution des sociétés et des Églises.

Analyser cela car l'homme, depuis bien longtemps déjà, s'est servi de Dieu pour imposer son propre pouvoir, car les belles valeurs ou les beaux sentiments qu'il lui prête sont souvent le décalque des siens, car l'homme, depuis tout aussi longtemps, attend quelqu'un qui lui dira clairement ce qu'il faut faire, ce qu'il faut penser, ce que l'on peut espérer de la vie. Qui est mieux placé, en effet, que Dieu, pour donner des réponses ? Il est le mieux à même de sortir l'homme de ses incertitudes, de ses hésitations, de ses peurs.

Analyser le fonctionnement de Dieu dans l'histoire hier et aujourd'hui. Pour se faire, utiliser toutes les sciences, conduire le soupçon jusqu'au bout. Sachant, bien sûr, qu'un fonctionnement critiquable de Dieu ne signifie pas automatiquement sa non-existence. Sachant avec tout autant de bon sens que la seule existence de Dieu, à supposer qu'elle révèle un Dieu particulièrement malveillant, ne suffit pas à me situer en sa dépendance. Qu'il soit Dieu ou pas, s'il est arbitraire ou dictateur, je lutterai contre lui, au même titre que je le ferais



contre d'autres de la même espèce. [pp. 275-277] [...]

Parmi celles et ceux qui ont parlé de Dieu, il en est un qui, dans la tradition occidentale, peut aussi retenir l'attention. Parmi d'autres, Jésus de Nazareth croyait en Dieu. Il l'appelait « Père ». Très souvent, il a dit aux foules et à ses disciples qui était ce Dieu auquel il croyait, comment il se le représentait, comment il comprenait l'homme, comment il percevait ce que pouvaient être les relations entre Dieu et l'homme. En d'autres mots qu'en paroles, sa vie a dit ce qu'il avait choisi d'être et de faire pour chacun.

Si à nos yeux, à notre intelligence, il apparaît que ses paroles, que sa vie elle-même ne témoignent ni de faiblesse ni de fuite du concret, s'il apparaît que sa foi en Dieu n'était ni projection, ni utilisation, ne résultait de la peur ni de vivre ni de mourir, si l'on perçoit que sa manière de voir la vie et de la comprendre, de croire et d'espérer n'était en rien l'effacement ou la négation de cette question qu'est l'homme à lui-même, s'il apparaît qu'il a parlé de Dieu d'une manière adulte, intelligente et libre, alors normalement, ce qu'il a dit, au même titre que ce que dirait toute femme ou tout homme qui parlerait de cette manière, devrait retenir notre attention.

Lorsque se manifeste une certaine connivence entre ce que l'on vit en profondeur et ce que vit quelqu'un d'autre, peut commencer une recherche commune. Bien au-delà des mots, elle peut toucher le sens de ce qui est vécu. En elle peut se réaliser une rencontre au-delà des frontières de l'espace et du temps. Peut commencer l'histoire d'une reconnaissance. Des dialogues qui peuvent donner à entendre tout autre chose que des explications et des informations. C'est qu'ici aussi la vie de tous les jours peut être autre chose qu'une succession de hasards, de nécessités ou de souvenirs ...

Parmi celles et ceux qui, dans cette direction, se sont risqués avec Jésus dans un tel dialogue, il en est qui ont perçu, ou mieux perçu encore, que Dieu était tout autre chose qu'un créateur lointain ou un dictateur trop proche ou un moyen efficace pour l'oppression ou la libération, la sérénité ou la culpabilité.

Ils ont cru percevoir, dans les yeux toujours vivants de Jésus, un Dieu infiniment respectueux de toutes et tous, prêt à donner sa vie pour chacune et chacun, sans autre désir que le bonheur et la justice, un Dieu à qui sans crainte on peut dire « Père ».

Ils ont cru percevoir au cœur de la foi toujours vivante de Jésus, l'émerveillement et la douleur d'un Dieu qui s'engage, qui ne voit de sens à sa vie, de vérité à la vie, que dans l'accueil des pécheurs, la libération des opprimés, la présence au milieu des exclus, la lutte pour la justice et bien d'autres choses qui, aujourd'hui encore, ne cessent d'étonner.

Sur ce chemin avec Jésus, il est arrivé, il arrive encore que l'un ou l'autre reconnaisse Dieu, découvre une sorte de folle espérance. L'impensable se donne à penser. Foi et espérance commencent à ressembler à un amour partagé. Vie et mort baignent dans une même lumière. S'enracinent et fleurissent ces mots qui n'ont rien à voir avec des explications ou des comparaisons : vie pleine de sens, seul bonheur, seul sens qui en vaille la peine, découverte la plus profonde, bonheur le plus vrai, lumière, tendresse, bonté ... Se dessine cette éclatante parole qu'en Dieu est tout le sens de la vie. Parole de joie et d'espérance qui, comme celle de Dieu, n'a d'existence et de sens que dans l'amour.

Il est peut-être difficile de marcher dans la direction de la reconnaissance de Dieu ! Difficile aussi de reconnaître, de faire un sens à la vie. De part et d'autre, ce risque d'être pris tout entier.

Il est peut-être étrange de reconnaître un Dieu qui serait amour. Moins cependant qu'un autre. Du moins, si l'on ne craint pas d'apprécier l'existence, d'y vivre responsabilité et créativité, hors la peur et la culpabilité, d'accepter d'être reconnu par un autre, d'être aimé ...

Il est peut-être étonnant de se laisser embarquer dans un grand amour, de recevoir de lui un tout autre regard sur l'existence.

Étonnante est la vie ...

La relation d'amour

selon Jacques Valléry²



négation

Que serais- je sans toi ?
Tu es tout pour moi !

Mais non, avant que
je ne te connaisse,
tu étais déjà
quelqu'un de
formidable !



et réciprocité

Mais moi par
contre, depuis que
je te connais...



hors nécessité

*Donner à l'autre
d'être le sens de son existence*



et hors dépendance

*Je ne suis pas rien
et en même temps,
ce que je suis,
je le dois à l'autre*



² Ce schéma est inspiré des réflexions de Jacques Valléry ; le graphisme du mot « Aime » est emprunté à Joël Guenon, *Les mots ont des visages, Tomes 1 et 2*, Ed. Autrement, 1997. Vous trouverez une animation flash de ce mot (et de quelques autres) sur son site <http://www.joelguenon.com/>

La règle d'or universelle

Ne pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas qu'ils vous fassent.

Confucianisme

Analectes, XV. 23.

*Pour ceux qui sont bons (pour moi) je suis bon ;
et pour ceux qui ne sont pas bons (pour moi),
je suis également bon ainsi tous seront amenés à être bons.*

Taoïsme

Tau te Tjing, II, 49.2.

*Telle est la somme du devoir :
ne fais pas aux autres ce qui à toi te ferait du mal.*

Hindouïsme

Mahabharata, V, 1517.

*Ainsi qu'une mère aime sans cesse son enfant, son enfant unique,
ainsi chacun devrait aimer d'une même façon tous les êtres.*

Bouddhisme

Metta-Sutta, 149.

*La nature seule est bonne qui se réprime
pour ne point faire à autrui ce qui ne serait pas bon pour elle.*

Mazdéisme

Dadistan-I-Dinik, XXXIX, 5.

*Ce que tu tiens pour haïssable, ne le fais pas à ton prochain.
C'est là toute la Loi ; le reste n'est que commentaire.*

Judaïsme

Talmud, XXXIa.

*Ainsi tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous,
faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes.*

Christianisme

Matthieu, VII, 12.

*Aucun d'entre vous n'est véritable croyant
tant qu'il n'aime pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même.*

Islam

Hadis 13 (An-Nawawi).

Vingt propositions de *Être chrétien*

HANS KÜNG



1. Être chrétien, ce n'est pas simplement s'efforcer d'imprimer à sa vie un sens humaniste, social ou même religieux. Seul est chrétien l'homme qui essaie de vivre à partir du Christ la dimension humaine, sociale et religieuse de son existence.

a. Être **humaniste**, c'est être vraiment humain, vraiment homme : c'est chercher à réaliser intégralement l'être humain individuel.

Mais dans un tel projet peut se reconnaître aussi bien l'humaniste séculier, qu'il s'agisse de l'intellectuel classique influencé par Humboldt, ou de l'existentialiste disciple de Nietzsche, de Heidegger ou de Sartre, ou encore du positiviste adepte du rationalisme critique.

Reconnaissons-le loyalement : tous ces hommes peuvent être d'authentiques humanistes, peuvent mener une vie réellement humaine; ils n'en sont pas chrétiens pour autant.

b. Être **social**, c'est être tourné vers la société, vers la collectivité : c'est se préoccuper des besoins et des espoirs de nos semblables, des autres groupes humains, de la société en général; c'est s'engager, avec plus ou moins de combativité, en faveur de la justice sociale.

Mais cet engagement peut être aussi bien celui d'un militant séculier, qu'il s'agisse d'un réformiste libéral ou d'un révolutionnaire marxiste, d'un adhérent du social-fascisme espagnol, d'un socialiste latino-américain ou d'un représentant de la nouvelle gauche européenne ou américaine.

La conclusion n'est pas contestable : tous ces hommes peuvent défendre des revendications sociales aussi justifiées qu'urgentes; ils n'en sont pas chrétiens pour autant.

c. Être **religieux**, c'est être relié (*re-ligari*) à un absolu ou lui vouer le respect (*re-legere*) : c'est vivre dans la perspective d'un fondement et d'un sens absolus, c'est se diriger vers quelque chose qui me concerne de manière inconditionnelle.

Mais une telle disposition est partagée aussi bien par le bouddhiste ou l'hindouiste, par le musulman ou le juif; et même par le panthéiste adorateur du monde, le déiste sceptique, le mystique spiritualiste, l'adepte de n'importe quelle méditation transcendante (yoga ou zen); ou tout simplement par l'homme de la rue porté au sentiment religieux et préoccupé de soumettre son comportement à une instance qui engage sa conscience.

C'est là un fait que nous n'aurions jamais dû refuser : tous ces hommes peuvent être authentiquement religieux; ils n'en sont pas chrétiens pour autant.

Mais où réside alors la spécificité chrétienne ? Qu'est-ce qui confère au chrétien sa qualité de chrétien ? C'est, en un mot, le fait qu'il essaie de vivre à partir du Christ la dimension humaine, sociale et religieuse de son existence. Être chrétien, c'est faire cet essai, ni plus ni moins.

2. La spécificité chrétienne réside en Jésus-Christ lui-même.

a. Contre toutes les tentatives d'étirement, de dilution, de gauchissement et de remplacement du christianisme, fussent-elles animées des meilleures intentions, il faut loyalement appeler les choses par leur nom, prendre les concepts au mot : que le christianisme des chrétiens reste chrétien ! Or le christianisme ne demeurera chrétien que s'il reste expressément lié à l'unique Christ. Et ce dernier ne se réduit pas à un quelconque principe, ni à une intentionnalité, ni à une attitude, ni à l'aboutissement d'une évolution. Il s'agit, au contraire, d'une personne déterminée, qu'on ne peut confondre avec une autre ni remplacer par une autre, qui porte un nom bien défini. De par sa dénomination même, le christianisme ne saurait être nivelé ni « dépassé » sous la forme d'un christianisme indéfini, anonyme. Ce qui fait la spécificité chrétienne, c'est Jésus-Christ lui-même.

b. Cette affirmation de principe n'est pas une formule creuse. Pourquoi ?

- elle se rapporte à une personne historique, bien concrète : Jésus de Nazareth;
- elle s'appuie, pour cette raison, sur les origines du christianisme, mais aussi sur toute la grande tradition chrétienne : est chrétien ce qui a affaire au Christ;
- elle apporte en même temps une direction claire pour le présent et pour l'avenir;
- elle soutient ainsi le chrétien et rencontre pourtant l'assentiment des non-chrétiens : en effet, cette formulation respecte les convictions de ces derniers et affirme expressément les valeurs qui sont les leurs, sans les annexer au christianisme et à l'Église par ces détours dogmatiques qui consistent à leur dire : « Vous êtes déjà réellement des chrétiens (sans le nom). »

De la sorte, parce que les concepts qui désignent le fait chrétien ne sont pas dilués ni arbitrairement élargis, mais appréhendés avec rigueur et pris au mot, les deux attitudes suivantes sont simultanément permises :

- on peut éviter toute confusion incompatible avec le christianisme et atteindre le maximum de *clarté*;
- on peut rester ouvert à tout ce qui n'est pas chrétien et conserver le maximum de *tolérance*.

c. Selon ce critère, le christianisme n'implique plus l'exclusivité du salut, mais une **singularité** (*Einzigartigkeit*) fondée sur Jésus-Christ. Vis-à-vis des **grandes religions mondiales**, une telle position signifie :

- *non pas la domination totalitaire d'une religion*, qui ferait fi de la liberté au nom d'un exclusivisme missionnaire;
- *ni davantage la confusion syncrétiste de toutes les religions* en dépit de leurs contradictions : une telle tentative d'harmonisation et de réduction étoufferait la vérité;
- *mais, au contraire, un service* spécifique et désintéressé à rendre *aux hommes à l'intérieur de leur religion* : attitude qui ne détruit pas les valeurs des religions et qui n'assimile pas non plus naïvement ce qui est sans valeur. À partir d'une position nuancée de refus et de reconnaissance, le christianisme doit œuvrer parmi les religions mondiales comme le *catalyseur critique* et comme le *point de cristallisation* de leurs valeurs religieuses, morales, méditatives, ascétiques et esthétiques.

Dans cette perspective, l'Église peut et doit, aujourd'hui encore, annoncer Jésus à tous les hommes, afin de jeter, de la sorte, les bases d'un véritable christianisme indien, chinois, japonais, indonésien, arabe, africain; c'est-à-dire les bases d'une communauté mondiale (*œcoumène*), non plus dans le sens étroitement confessionnel et ecclésiastique, mais dans un sens réellement chrétien et universel.

3. Être chrétien signifie: sur les traces de Jésus-Christ, vivre, agir, souffrir et mourir, de manière véritablement humaine, dans le monde d'aujourd'hui — avec le soutien de Dieu et au service des hommes, pour le meilleur et pour le pire, au long de l'existence comme à l'heure de la mort.

a. *Pourquoi être chrétien ?* On répondra sans détour : **pour être véritablement homme**. Qu'est-ce à dire ?

Être chrétien, ce n'est pas renoncer à être homme. Mais réciproquement, être homme, ce n'est pas renoncer à être chrétien. La qualité de chrétien n'est pas extérieure, supérieure ni inférieure à la qualité d'homme. Le chrétien ne doit jamais être un homme déchiré.

b. Le fait chrétien n'est donc ni une superstructure ni une infrastructure de l'humain. Il est, au triple sens de maintien, de suppression et d'élévation, le « **dépassement** » de la **réalité humaine**, des autres humanismes :

- ceux-ci sont *acceptés* dans la mesure où ils acceptent la réalité humaine;
- ils sont *refusés* dans la mesure où ils refusent la réalité chrétienne et le Christ lui-même;
- ils sont *dépassés* dans la mesure où être chrétien, c'est être capable d'intégrer l'humain-trop humain jusque dans *ses aspects les plus négatifs*.

c. C'est dire que les chrétiens ne sont pas moins humanistes que les autres humanistes. Mais c'est à la lumière de Jésus qu'ils regardent l'humain, l'humain véritable, ce qui est digne de l'homme; c'est à la lumière de Jésus qu'ils considèrent l'homme et son Dieu; c'est à la lumière de Jésus qu'ils envisagent l'humanité, la liberté, la justice, la vie, l'amour, la paix, le sens : Jésus est pour eux **celui qui incarne la norme suprême** (*der konkret Massgebende*), **c'est-à-dire le Christ**. En référence à lui, ils ne croient pas pouvoir défendre n'importe quel humanisme qui souscrirait simplement à tout ce qui est vrai, bon, beau et humain. Ils soutiennent au contraire un **humanisme vraiment radical**, qui est en mesure d'intégrer et de dominer même ce qui est mensonger, mal, laid et inhumain. Ils assument non seulement tout ce qui a valeur positive, mais également – et c'est ici que se dévoile la portée véritable d'un humanisme – tout ce qui est négatif, y compris la souffrance, la faute, la mort, l'absurdité .

d. **En conséquence**, sur les pas de Jésus, l'homme devient capable, même dans le monde d'aujourd'hui, de sauvegarder vraiment son humanité, non seulement dans l'*action* mais aussi dans la *souffrance*, non seulement dans sa vie mais aussi dans sa *mort*. Et la clarté d'un sens l'illumine même là où la « raison pure » doit capituler, même dans la détresse absurde et la faute : car même à ce moment-là, car dans les aspects négatifs aussi bien que positifs de sa condition, il se sait *soutenu par Dieu*. Ainsi, la foi en Jésus-Christ réconcilie avec Dieu et avec soi-même, sans court-circuiter pour autant les problèmes du monde et de la société. Elle rend l'homme vraiment humain, parce que véritablement solidaire de ses semblables, *prêt à servir les autres* sans mesurer son aide, son renoncement ou son pardon, ouvert au « prochain », à celui qui a besoin précisément de lui.

La cause de Dieu ne fait qu'un avec la cause de l'homme. Dans la perspective du royaume qui vient, Jésus assigne une *norme suprême* à l'agir humain. Mais il ne s'agit pas de quelque loi ou dogme, ni d'un code ou d'une série d'articles.

Pour Jésus, la norme suprême c'est la *volonté de Dieu* : « Que ta volonté soit faite ! » Voilà qui peut s'entendre dans un sens fort pieux. Quelle est donc cette volonté de Dieu ?

La volonté de Dieu ne s'identifie pas purement et simplement à une loi déterminée, à un dogme ou à une règle. À la lumière de tout ce que Jésus dit et fait, il est manifeste que la volonté de Dieu n'est pas autre chose que le bien intégral de l'homme. Les récits de guérison (les expulsions de démons) nous le révèlent aussi bien que les béatitudes du sermon sur la montagne : il ne s'agit pas seulement du salut de l'âme, mais du salut de l'homme tout entier dans le présent et dans l'avenir.

Quel bien et quel homme sont précisément visés ici ? C'est ce que des définitions et des lois ne sauraient déterminer : dans des situations sans cesse nouvelles, il s'agit du bien très réel de tout homme qui a besoin de moi et qui est, chaque fois, mon prochain.

Hans Küng, *Vingt propositions de Être chrétien* ; pp. 33-34.

Quatre convictions fondamentales sous-tendent ce projet :

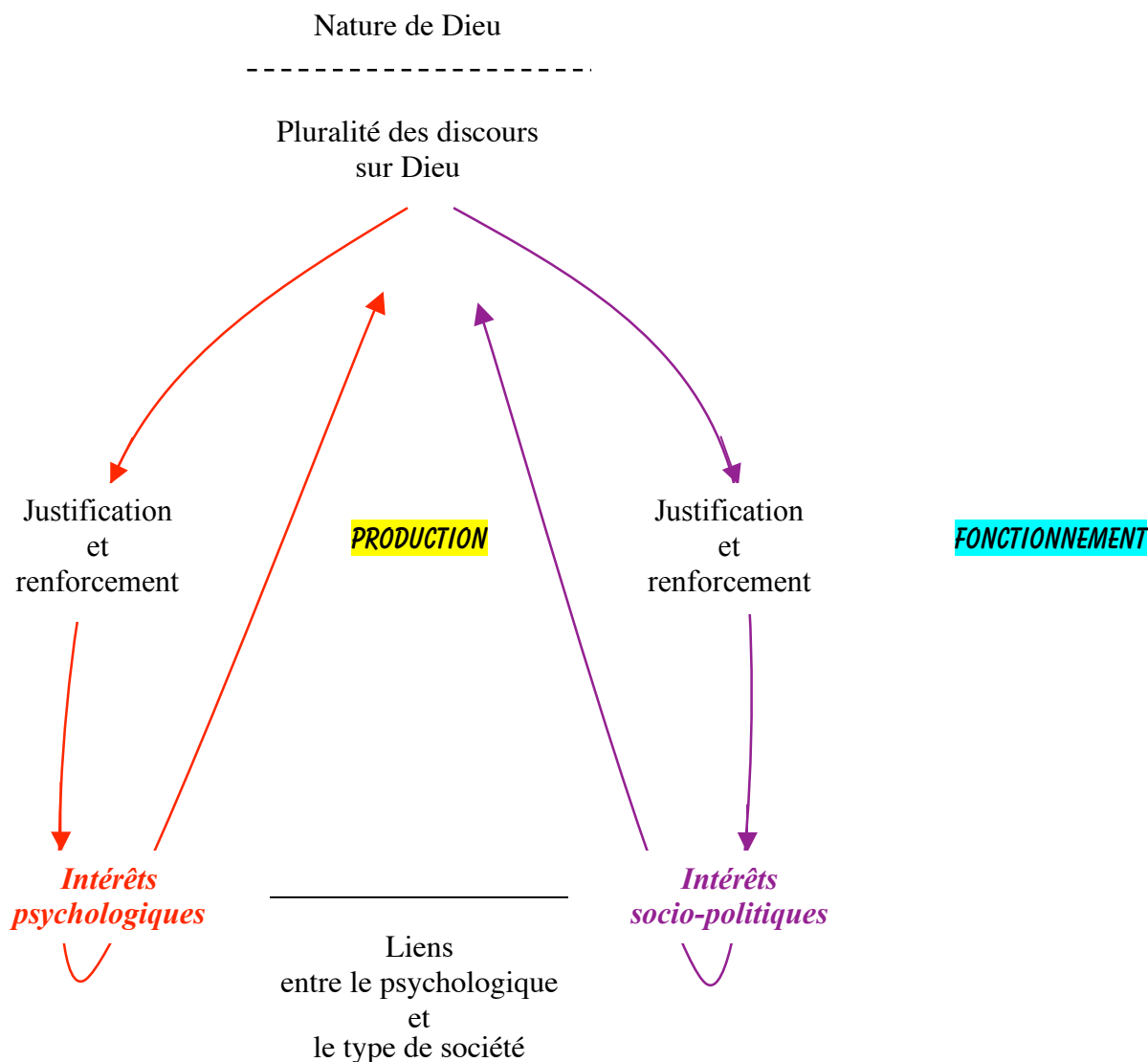
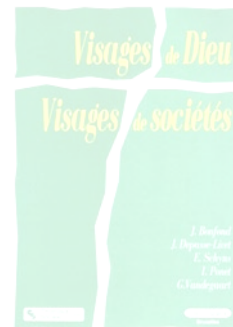
- Pas de paix entre les nations sans paix entre les religions.
- Pas de paix entre les religions sans dialogue entre les religions.
- Pas de dialogue entre les religions sans normes éthiques globales.
- Pas de survie de notre planète sans une éthique planétaire soutenue par l'ensemble des êtres humains, croyants et incroyants.



http://www.weltethos.org/dat_fra/indx_0fr.htm

Production des discours sur Dieu

Bonfond J., Depasse-Livet J., Schyns E., Ponet I., Vandegaart G.,
Visages de Dieu, Visages de sociétés,
 Bruxelles, E.V.O., 1989; p. 62.



Les discours sur Dieu ne sont jamais purs, innocents, objectifs. Ils sont toujours forgés, façonnés et chargés par des intérêts psychologiques et des modèles sociaux.

Analyser ensemble les discours sur Dieu n'est pas gratuit. C'est d'emblée, non seulement se questionner sur leurs origines psychologiques, mais c'est aussi s'interroger sur la société, les types de rapports entre les hommes qui s'y vivent et qui y sont justifiés.

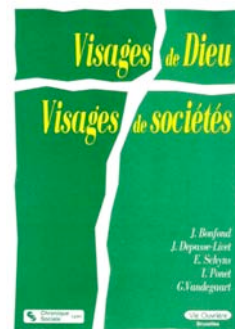
Une fois produits, ces discours vont se mettre à justifier, à légitimer et à renforcer ces structures psychologiques et sociales à la base de leur production et à en condamner d'autres qui ne sont pas conformes à leurs intérêts.

La question de Dieu est politique : elle est impliquante aux niveaux personnel, interpersonnel et collectif; elle n'est pas seulement métaphysique.

Dès lors, il est indispensable de questionner les représentations de Dieu et de se demander de quelles idéologies elles sont tributaires et qu'elles soutiennent, de se demander aussi de quelles modifications elles devraient faire l'objet pour être plus en cohérence avec un projet de société plus évangélique. Chaque fois que quelqu'un parle de Dieu, demandons-nous si son discours est opium ou ferment de liberté.

Les chrétiens n'ont-ils pas trop souvent anesthésié Dieu, ou domestiqué Dieu au gré de leurs intérêts ou de leurs mesures ?

Grille d'analyse des « visages de Dieu »

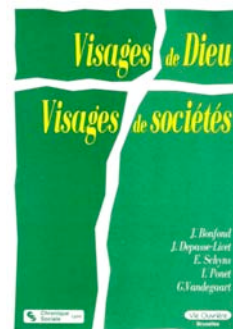


Bonfond J., Depasse-Livet J., Schyns E., Ponet I., Vandegaart G.,
Visages de Dieu, Visages de sociétés,
 Bruxelles, E.V.O., 1989; p. 21.

IMPLICATIONS	LA RELIGION DU DIEU DE TOUTE-PUISSANCE	LA RELIGION DU DIEU D'INTIMITÉ ET DE CONSOLATION	LA RELIGION DU DIEU DE JUSTICE ET DE TENDRESSE
1. QUELLES VALEURS SONT PRÔNÉES ? QUELLES VALEURS SONT ÉCARTÉES ?			
2. COMMENT SE TRANSMETTENT LES CONNAISSANCES ? COMMENT SE DÉCOUVRE LA VÉRITÉ ?			
3. QUELLE ORGANISATION SOCIALE EST PRÉCONISÉE ? QUELLE FORME DE POUVOIR ?			
4. QUEL EST L'ESSENTIEL DE LA FOI ? QUEL EST LE RÔLE DU PRÊTRE ? COMMENT SE CONÇOIVENT LES RITES ?			
5. IMPLICATIONS À D'AUTRES NIVEAUX...			
6. ...			

« Visages de Dieu, visages de sociétés »

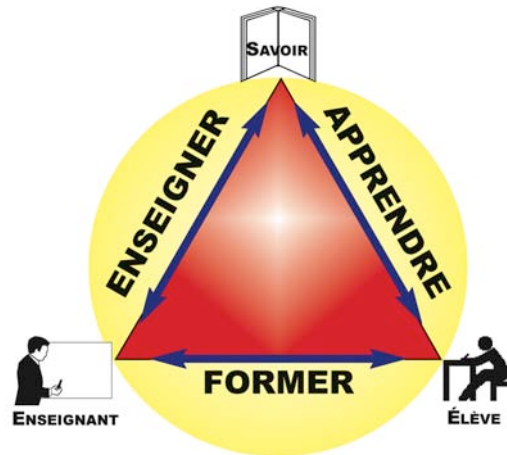
Bonfond J., Depasse-Livet J., Schyns E., Ponet I., Vandegaart G.,
Visages de Dieu, Visages de sociétés,
 Bruxelles, E.V.O., 1989; pp. 26-29.






<p align="center">LA RELIGION DU DIEU DE TOUTE-PUISSANCE</p>	<p align="center">LA RELIGION DU DIEU D'INTIMITÉ ET DE CONSOLATION</p>	<p align="center">LA RELIGION DU DIEU DE JUSTICE ET DE TENDRESSE</p>
<p align="center">DIEU DE LA CONFUSION : SACRALISATION DE L'ORDRE SOCIAL</p> <p>C'est le Dieu qui a créé le ciel et la terre, celui qui est le gardien de l'ordre naturel et, en conséquence, de l'ordre moral et social. C'est le Dieu qui juge, récompense et punit, celui qui exige la crainte et l'adoration. C'est le Dieu du sacré, celui qui décide ce qui est pur et impur. C'est le Dieu qui sait tout, celui qui fait des miracles, que l'on prie pour obtenir des faveurs. C'est le Dieu du salut matériel et national (vaincre l'ennemi, gagner des biens,...).</p>	<p align="center">DIEU DE LA SÉPARATION ENTRE LA RELIGION ET LE SOCIAL</p> <p>C'est un Dieu confident auquel on s'adresse lorsqu'on a des problèmes psychologiques. La séparation entre la vie religieuse et la vie sociale et politique est accentuée. La religion n'a rien à voir avec la société. Elle est une affaire « privée » sauf pour inviter les hommes à « bien s'aimer ». Le salut est individuel pour le petit groupe élu. Il est donné par Dieu selon le mérite ou la foi de chacun.</p>	<p align="center">DIEU DE LA FÉCONDATION RÉCIPROQUE : LA FOI ALIMENTE L'ENGAGEMENT SOCIAL ET RÉCIPROQUEMENT</p> <p>Ce n'est pas un Dieu qui fait les choses à la place des hommes. Il n'est pas la cause des événements matériels et historiques, ni le consolateur de nos états d'âme. Il est l'Esprit de Jésus qui inspire les hommes qui prennent eux-mêmes en charge leur libération dans tous les domaines de leur existence : psychologique, matériel et social. Le salut est à réaliser ensemble, au service de tous, et déjà ici et maintenant.</p>
<p align="center">IMPLICATIONS QUANT À LA MORALE</p>		
<ul style="list-style-type: none"> • Est bon ce qui est conforme à l'ordre naturel, moral et social. • Tous les comportements marginaux sont à éviter parce qu'ils mettent cet ordre en péril. • Les valeurs dominantes sont le respect de « l'ordre des choses », la conformité aux traditions, et la soumission pour le plus grand nombre. 	<ul style="list-style-type: none"> • Faire le bien, c'est accueillir, entrer en relation, se réconcilier. • Faire le mal, c'est rompre consciemment les relations avec les autres et avec Dieu, c'est le conflit. • Valeurs dominantes : charité, accueil, écoute, fraternité. 	<ul style="list-style-type: none"> • Le bien, c'est la lutte contre toutes les formes de domination. • Le péché, ce sont les injustices commises. Pour être pardonné, il faut les réparer. • Les valeurs dominantes sont la solidarité, la construction commune d'une société plus juste, les prises de responsabilité collectives, le sens de la fête et de la tendresse.
<p align="center">IMPLICATIONS QUANT À LA TRANSMISSION DES CONNAISSANCES</p>		
<p>La Vérité existe déjà, toute faite, éternelle. Dieu seul la connaît toute puisqu'il en est la source. Le prêtre, le Maître, est l'intermédiaire entre cette Vérité et les hommes, le « conservateur ».</p> <p>Il ne peut que la « répéter » le plus fidèlement possible (enseignement magistral) et la faire répéter par les ouailles.</p>	<p>Est vrai ce que je ressens comme conforme à la vie fraternelle.</p> <p>Le maître, le prêtre, aide à la découverte de la vérité en étant attentif à chacun individuellement (enseignement par dialogue socratique).</p>	<p>La vérité n'existe pas toute faite et universelle. Elle doit être élaborée en commun à partir des problèmes concrets, en recherchant ce qui correspond le mieux aux intérêts de tous, en s'éclairant de ce que les autres ont déjà découvert (Tradition) et en tirant les leçons de l'histoire. Il y a un aller-retour permanent entre la théorie et la pratique.</p>

<p align="center">LA RELIGION DU DIEU DE TOUTE-PUISSANCE</p> <p align="center"><i>DIEU DE LA CONFUSION : SACRALISATION DE L'ORDRE SOCIAL</i></p>	<p align="center">LA RELIGION DU DIEU D'INTIMITÉ ET DE CONSOLATION</p> <p align="center"><i>DIEU DE LA SÉPARATION ENTRE LA RELIGION ET LE SOCIAL</i></p>	<p align="center">LA RELIGION DU DIEU DE JUSTICE ET DE TENDRESSE</p> <p align="center"><i>DIEU DE LA FÉCONDATION RÉCIPROQUE : LA FOI ALIMENTE L'ENGAGEMENT SOCIAL ET RÉCIPROQUEMENT</i></p>
IMPLICATIONS QUANT À L'ORGANISATION SOCIALE ET À L'EXERCICE DU POUVOIR		
<p>Société fortement divisée et hiérarchisée. Le pouvoir est aux mains de quelques-uns qui l'imposent au plus grand nombre en le sacralisant, c'est-à-dire en prétendant l'avoir reçu de Dieu et agir en son nom.</p>	<p>Société de cogestion, où la reconnaissance des conflits est exclue, où les différents groupes sociaux sont appelés à s'entraider « pour le bien de tous ». Les gens « ont leur mot à dire »... sur leur bulletin de vote, ou dans les multiples petits « groupes de réflexion ».</p>	<p>Société où les gens débattent librement des mesures à prendre, prennent collectivement en charge toutes les décisions qui concernent la communauté, et se donnent les moyens de contrôler l'exécution de ces décisions pour le profit de tous.</p>
IMPLICATIONS QUANT À LA VIE DE FOI		
<ul style="list-style-type: none"> • Type de foi : croire en une doctrine, un credo. • Le prêtre est l'envoyé de Dieu, une personne sacrée. Dans la liturgie, il sera surélevé, aura des ornements dorés, sera seul à parler (messe basilicale). • Dans la confession, il purifie les fautes commises contre l'ordre naturel (impuretés, sacrilèges...) ou social (vol, meurtre...). La prière est une prière d'adoration et de demande. • Dans une société « sécularisée », cela devient la foi au parti unique (ex. Staline), les mécanismes de culpabilisation (l'autocritique...); tous les systèmes où nous remettons notre sort dans les mains d'un autre. 	<ul style="list-style-type: none"> • Type de foi : adhésion fusionnelle à une personne, relation à un Jésus non situé dans son histoire. • Le prêtre joue le rôle d'animateur de cette communauté et de confident humain. Il écoute, conseille les efforts à faire, donne les signes du salut. Il est le ciment de la communauté, le faiseur d'unité. La liturgie est l'occasion d'entrer en relation avec Dieu et de se sentir bien dans le petit groupe. • La confession est le sacrement de la réconciliation avec Dieu et avec le groupe après les ruptures de relation et les conflits. • Dans une société sécularisée, cela devient une dépendance fusionnelle au thérapeute et au groupe, l'enlèvement dans la bulle du relationnel, la foi dans le spontanéisme des petits groupes de base, dans les « cercles de qualité »... 	<ul style="list-style-type: none"> • Type de foi : engagement de vie inspiré par la lutte, la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth. • Le prêtre n'est pas un supérieur. Il est au service de la communauté, garant de ce que la lecture évangélique des événements a bien lieu. <p>La liturgie est le moment où la communauté se retrouve :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. pour éclairer la vie quotidienne à la lumière de l'Évangile, 2. pour célébrer les libérations inaugurées par Jésus, prolongées par toutes les luttes en cohérence avec les siennes et qui passent, elles aussi, par la mort pour déboucher sur la vie du Royaume. <ul style="list-style-type: none"> • Se confesser, c'est reconnaître ensemble notre part de responsabilité dans les structures injustes qui retardent la construction du Royaume, et décider devant Dieu de reprendre la lutte contre ces structures. • Dans une société sécularisée, cela devient l'engagement dans la construction d'une société plus juste et plus humaine, fraternellement avec ceux qui donnent à cette société commune le nom de <i>Royaume de Dieu</i> inauguré en Jésus.

Visages de Dieu, visages du cours de religion³



ENSEIGNER	FORMER	APPRENDRE
<ul style="list-style-type: none"> relation privilégiée entre le professeur et le savoir; à l'élève, la place du « mort » (dans la relation pédagogique) <p>— mais risques de <i>drop out</i> ou <i>drop in</i> (décrochage externe ou interne).</p> <p>* Assimilation école = enseigner.</p>	<ul style="list-style-type: none"> relation privilégiée entre le professeur et les élèves; négociation, contrat quant à la manière dont on va intégrer le savoir; <p>— risques d'impatience du professeur ou de distanciation des élèves (car trop impliqués).</p> <p>* Rapport d'opposition entre l'institution école et le processus former (refus de reléguer le savoir au second plan).</p>	<ul style="list-style-type: none"> le savoir est directement accessible aux élèves; professeur = préparateur et accompagnateur de l'apprentissage <p>— risques de retour à enseigner si situations mal préparées ou instruments inadéquats.</p> <p>* Réformes actuelles = faire passer l'école de l'enseignement à l'apprentissage.</p>
COURANTS PÉDAGOGIQUES		
<ol style="list-style-type: none"> Pédagogie traditionnelle magistrale, par cours et présentation impositive et structurée du savoir, exigeant des élèves une assimilation et une restitution contrôlées et fidèles de ce savoir. Le « cours vivant », celui qui procède par questions-réponses et qui peut faire croire que l'élaboration du savoir vient des élèves. 	<ol style="list-style-type: none"> Certaines pédagogies libertaires (Neill, Hambourg), certains pédagogues socialistes (Makarenko), certains promoteurs de l'Éducation nouvelle en internat (Korczak), ... Les pédagogies institutionnelles (Oury, Fonvieille) et non directives (Rogers). 	<ol style="list-style-type: none"> Éducation nouvelle, travail autonome, certaines formes de pédagogie différenciée, écoles Freinet, ... Enseignement programmé, assisté par ordinateur, ... certaines formes de pédagogie par objectifs. La pédagogie par compétences.
HYPOTHÈSES DE TRANSPOSITION DANS L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX		
<ol style="list-style-type: none"> Catéchisme(s) romain(s). Dans les écoles : <i>Petit catéchisme</i> (1963)  Catéchèse biblique et liturgique Programme de 1953 	<ol style="list-style-type: none"> Catéchèse existentielle Programmes de 1972 et 1982  	<ol style="list-style-type: none"> Pédagogie d'appropriation de l'existence (E. Ernens). Programme de 2003 

³ Pistes de réflexion (T.S.), rédigées à partir de l'ouvrage de Jean Houssaye [1983], *La pédagogie : une encyclopédie pour aujourd'hui*, Paris, E.S.; pp. 13-24.

Grille d'analyse des relations humaines

Selon Jean-Pierre Hommé
(document de travail du Crefot).

3. Logique de la confiance - gratuité

Caractéristiques :

- chacun est reconnu pour lui-même, hors nécessité, utilité, obligation ^a gratuité (grâce)
- autonomie de chacun
- respect des différences, vues comme possibilité d'enrichissement réciproque
- hors calcul (par-delà le marché)
- hors concurrence : aucun des deux ne tente de prendre le dessus, d'être le "propriétaire" de la relation un "lâcher-prise"
- chacun donne et reçoit : réciprocité sans calcul
- pardon et réconciliation
- ne peut exister sans le respect du pacte, de La Loi : faire ce à quoi l'on s'est engagé

Exemples : - relation d'amour ou d'amitié
- cadeau

Schéma : don → négation → réception du don → contre-don
de la nécessité, de l'obligation du calcul comme don

2. Logique du donnant-donnant

Exemples : - deux équipes de sport
- patrons - syndicats

Caractéristiques :

- existence de règles, d'un pacte, d'un accord, d'un marché
- issus d'une négociation, parfois après conflits et luttes dans un rapport de forces : calcul et marché
- ces règles = la Loi à laquelle tous les partenaires sont soumis
- droits et devoirs des deux côtés → Justice
- existence d'un Tiers - Témoin : arbitre, juge, négociateur, médiateur, ...
* étant garant de La Loi, l'arbitre évite l'arbitraire
- les deux partenaires "existent" et sont reconnus, même lorsque le respect existe par obligation ou intérêt
- réciprocité d'échange (calcul)
- certaine méfiance et certaine confiance
- reste toujours le risque qu'un des partenaires ne cherche à utiliser La Loi à son propre profit

1. Logique dominant-dominé ou dépendance-soumission

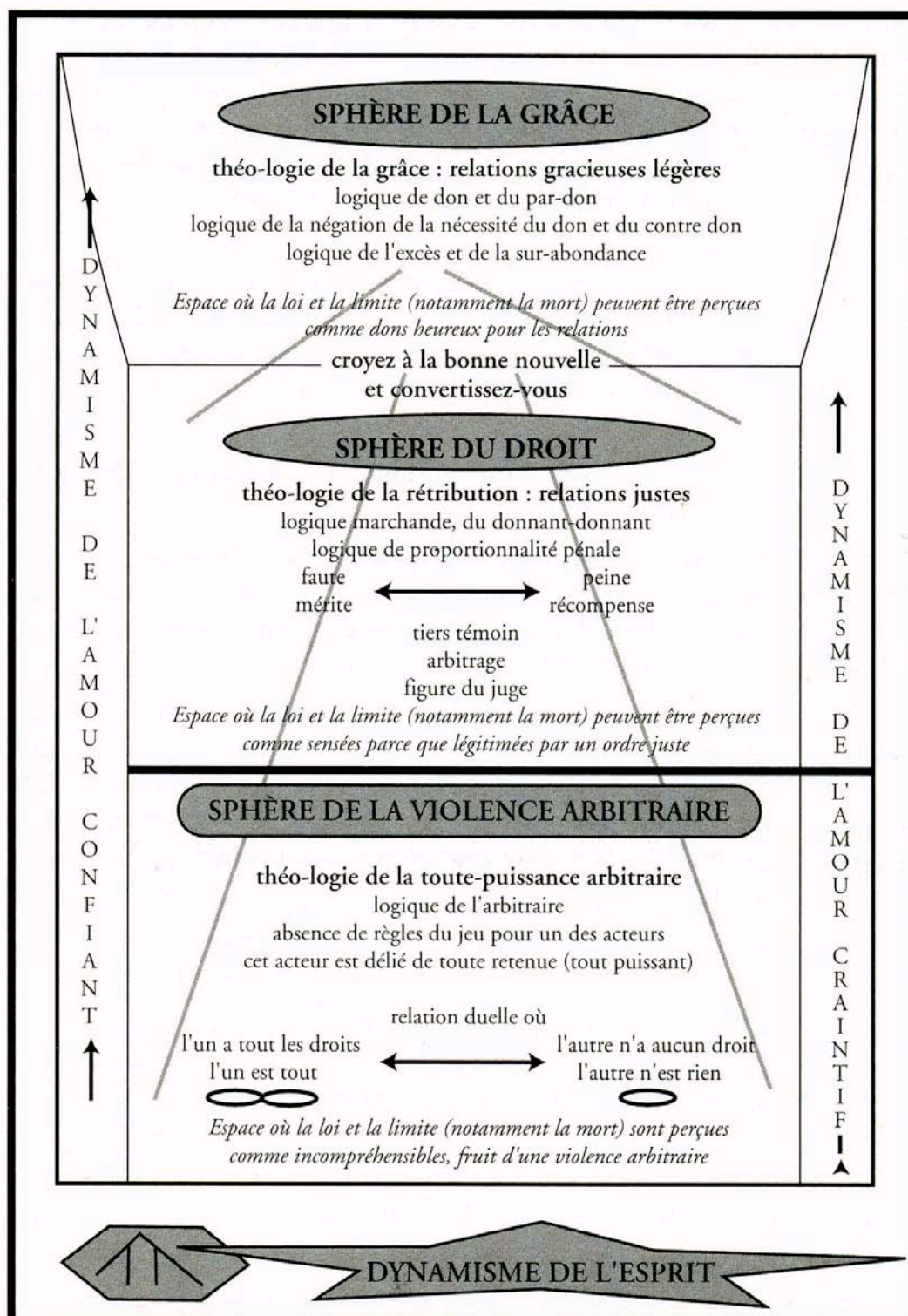
Exemples : - avec violence physique explicite : maître-esclave, dictateur
- sans violence physique explicite : parents possessifs, relation de fusion, couple névrotique, relation de besoin ou d'objet

Caractéristiques :

- domination de l'un, soumission et/ou dépendance de l'autre
- la volonté du dominant "fait force de loi"
- elle est volonté "arbitraire", car elle dépend du bon plaisir du dominant ^a tend vers la puissance sans retenue
- méfiance des deux côtés
- en réalité, un seul existe, l'autre n'est nullement reconnu

Chemin de transformation des relations

Extrait de José Reding [1999],
Lueurs d'Aurore. Quelques clés pour que chantent en nos cœurs les Écritures,
 éd. Feuilles Familiales, Malonne ; p. 76.



" La charité des fils n'élimine pas la loi des esclaves ni celle des mercenaires
 mais elle les rend légères et supportables.
 La crainte et la convoitise sont constamment dépassées sans être jamais éliminées."

Les quatre ordres



D'après **André Comte-Sponville**, *Le capitalisme est-il moral ?*
« Valeur et vérité. Etudes cyniques. », Puf, 1994.



Synthèse : Michel Desmeut

1. *L'ordre techno-scientifique*

L'ordre des faits, l'ordre de la technique et de la science, l'ordre des savoirs et des savoir-faire. Cet ordre est structuré au niveau technique par l'opposition du possible et de l'impossible (ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire) et au niveau scientifique par l'opposition du vrai et du faux. Cet ordre est sans limite et ne peut se limiter par lui-même, la science évolue toujours et la technique aussi mais tout ce qui est techniquement possible doit-il être réalisé ? Ce n'est ni la science ni la technique qui pourra répondre. C'est ordre doit être limité par un autre ordre : l'ordre juridico-politique

2. *L'ordre juridico-politique*

Seule la loi peut imposer une limite aux manipulations génétiques. C'est une décision politique qui dira si oui ou non il vaut la peine d'investir dans l'exploration de la planète Mars. Cet ordre est structuré par l'opposition du légal et de l'illégal. Juridiquement, il y a ce que la loi autorise et ce qu'elle interdit. Cet ordre doit aussi être limité. La loi ne peut pas tout régler et aucune loi n'interdit le mensonge, le mépris, l'égoïsme, ...

3. *L'ordre de la morale*

Cet ordre de la morale est structuré par l'opposition du bien et du mal, du devoir et de l'interdit. Il ne s'adresse qu'à la conscience de chacun. Mais cet ordre, s'il n'a pas besoin d'être limité, ne pourrait suffire. Il doit être complété par un ordre supérieur

4. *L'ordre éthique : l'ordre de l'amour*

Ordre ultime qui n'a pas besoin de limites : l'amour infini n'est pas à craindre.

Remarques

S'il est intéressant de distinguer les ordres il ne faut pas oublier que tous les quatre sont nécessaires. On ne peut se passer de l'un d'entre eux (ni l'individu ni la société) mais ils sont différents et il ne faut donc pas les confondre.

Hierarchie entre les ordres : pour la société, il y a primat de l'ordre techno-scientifique sur les autres ordres, mais pour l'individu, il y a primauté de l'amour sur les autres ordres.

L'ordre juridico-politique se situe au niveau du « Nous », de la société ; l'ordre de la morale se situe au niveau du « Je », de l'individu et l'ordre de l'amour se joue au niveau du « Je – Tu », de la relation interpersonnelle.

Exemples d'erreurs :

- La génération 68' qui voulait remplacer la morale par la politique et la génération éthique actuelle qui voudrait remplacer la politique par la morale (contre la pauvreté, les restaurants du cœur)
- Le communisme ne pouvait réussir comme système économique : relevant de l'ordre juridico-politique, il ne pouvait faire le poids face au capitalisme qui lui relève de l'ordre techno-scientifique et qui comme technique est très efficace. A l'inverse on voit ce que donne la barbarie libérale qui voudrait imposer le capitalisme comme norme politique.

Si le capitalisme n'est ni moral ni immoral – il est tout simplement amoral – rien n'empêche le chef d'entreprise capitaliste d'avoir des positions morales qui l'empêcheront de faire n'importe quoi. Idem pour un parti politique !

L'économie ne saurait pas plus tenir lieu de morale ou de politique que la politique ou la morale ne sauraient tenir lieu d'économie.

La religion est faite pour l'homme et sans doute pas l'inverse ! ⁴

Une promenade dans le Programme
balisée par **Hubert Batteux**,
professeur à l'Athénée Royal de La Roche

Avant-propos

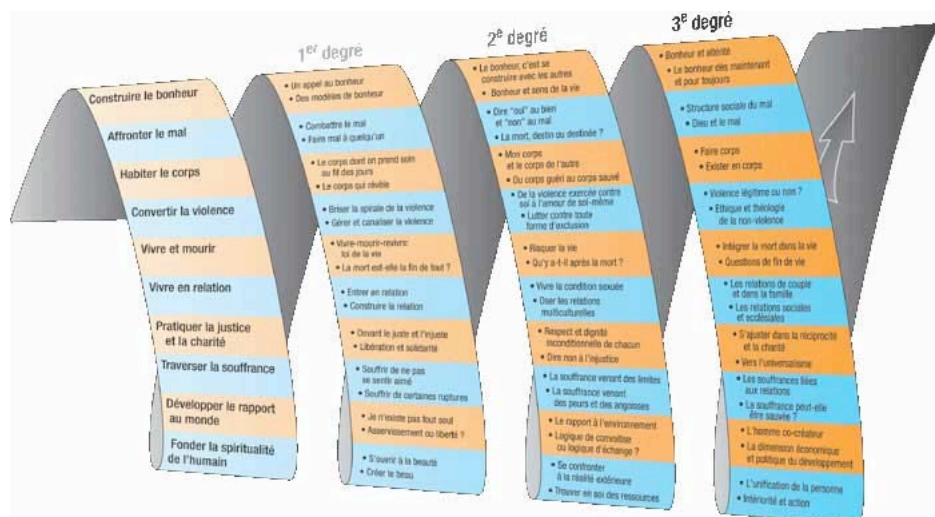
Je souhaite faire le tour de la maison « religion » en promenant le visiteur par les différentes entrées qui donnent sur la rue des hommes et en évoquant, dans ma foi d'aujourd'hui celles qui donnent de l'autre côté, côté mystère, ou mieux côté sources et ressources ...

Je vais faire un parcours systématique mais limité à un seul point de vue, le mien d'aujourd'hui, laissant à chacun le plaisir de l'amplifier ou le devoir de le modifier en fonction de son vécu, de ses propres lunettes, de sa foi et de son humanité essentielle !

Démarche

Pour chacune des 10 thématiques du programme du cours de religion⁵, je propose, en toute simplicité mais aussi avec conviction,

1. Une **proposition** « **axiome** » comme un noyau décisif de discernement et les vibrations concordantes de la spiritualité⁶ !
2. l'une ou l'autre **questions** qu'il faudrait prendre dans ses bagages de route pour les partager et les faire mûrir avec d'autres, avec les élèves...
3. Un **souhait**...
4. Un **espace ouvert**...



⁴ Ce texte est disponible et téléchargeable sur le site http://eyn-mayim.be/1_Programme/Themes/avtpropos.html

⁵ Programme d'études du cours de religion catholique. Enseignement secondaire ordinaire de plein exercice, Bruxelles, Ministère de la Communauté française, AGERS, 2003.

⁶ J'ai préféré le mot « spiritualité » au mot « religion » ou au mot « foi » parce que cette réflexion se veut plus large que le seul cours de religion mais surtout parce que, pour moi, le cours dans lequel je me sens bien est en dialogue avec les autres philosophies. C'est une volonté permanente exprimée dans ce titre.

Les entrées de notre maison

a. Axiome et concordance

CONSTRUIRE LE BONHEUR

- ❑ Le bonheur n'est pas une arrivée dans le temps et l'histoire, seul existe le chemin qui y conduit, et ce chemin est échange.
- ❑ La spiritualité n'est pas un laissez-passer pour ailleurs, mais un enthousiasme à vivre et créer aujourd'hui les croissances solidaires.

AFFRONTER LE MAL

- ❑ Aucun mal n'est un bien et nous vivons en mauvaise compagnie, seuls les combats pour en sortir sont humains.
- ❑ La spiritualité ne peut pas valoriser le mal. Les combats pour le vaincre; et nos propres tensions pour faire advenir le bien en nous sont éminemment spirituels.

HABITER LE CORPS

- ❑ Lieu d'extases et de finitudes, mon corps me donne un visage et un regard, pour réconcilier chaque jour ma tête et mes pieds, nos mains et nos cœurs.
- ❑ La spiritualité repose essentiellement sur les sens ; elle en est la reprise et la synthèse permanente, gardienne de l'altérité et de mon identité transcendante.

CONVERTIR LA VIOLENCE

- ❑ Puissance renouvelable, souvent explosive, égoïste, voire assassine, la violence est drame quotidien, mais peut se muer en moteur de passions et de combats pour donner la vie.
- ❑ Reconnaître mes propres violences et oser entendre celles de l'histoire humaine jusqu'aux quotidiennes tragédies ; défricher des chemins de dialogue et offrir des tables de rencontres à l'exemple de tous les prophètes de tous les temps !

VIVRE ET MOURIR

- ❑ Pas de vie sans morts, pas d'existence sans finitude : l'injuste justice ! et la mort nous plonge dans l'éphémère et le silence, la soumission et la révolte, ouvrant l'espace du cri !
- ❑ Porter ceux dont la vie fragile apeure notre existence, aiguïser notre goût du bon, du bien, du beau pour une autre saveur du quotidien ; oser partager les deuils et crier ses révoltes au cœur même de sa spiritualité, laisser de la place au silence, au chemin, à ses propres impuissances...

VIVRE EN RELATION

- ❑ Le sens de notre vie, son identité, sa richesse est dans les liens que nous tissons, ceux qui nous construisent.
- ❑ Ce qui est sacré chez l'homme, ce qui lui donne la plus haute importance spirituelle, sa plénitude c'est l'entre-nous : ces liens qui donnent la vie et ceux-là qui le font créateur...

PRATIQUER LA JUSTICE ET LA CHARITÉ

- ❑ La charité perd sa noblesse quand elle prend la place de la justice ! « Les droits de l'humain » constituent malgré leur fragilité, l'un des plus grands pas de l'histoire humaine.
- ❑ Mettre en œuvre des processus de reconnaissance et de respect de l'humain et par-delà offrir en cadeau des espaces de gratification porteurs de nouveaux possibles.

TRAVERSER LA SOUFFRANCE

- ❑ Vivre, construire, créer et aimer charrient leurs propres souffrances ; en ajouter c'est de la perversité ! Traverser la souffrance pour offrir du sens et de la vie, c'est aller jusqu'au bout de l'amour.
- ❑ Prendre part aux souffrances et proposer un accompagnement pour retrouver une démarche de sens... coopérer aux chantiers de libération ; donner de la place pour le deuil et la révolte, proposer des espaces de partage philosophique et religieux

DÉVELOPPER LE RAPPORT AU MONDE

- ❑ Nos installations de confort doré font des « trous d'ozone » dans l'avenir de notre « vivre ensemble ». Il nous faut ouvrir les yeux sur notre « terribilité » : nous sommes des nomades de l'aventure, appelés au respect des territoires et des histoires communautaires de création et de libération !
- ❑ Favoriser la prise de conscience écologique de l'existence, ouvrir à une spiritualité de la responsabilité. Mettre en culture de nouvelles valeurs communautaires, faire de l'approche de sens une démarche de solidarité sortant du consumérisme ambiant.

FONDER LA SPIRITUALITÉ DE L'HUMAIN

- ❑ Que tous nos sens nous donnent de chanter la vie et de nous lever chaque jour avec de nouveaux projets à mettre en partage.
- ❑ Faire place aux regards artistiques et offrir de la beauté dans la simplicité. Offrir à sa conscience des mises à jour de qualité et permettre à l'homme en devenir de trouver les énergies susceptibles de faire un monde renouvelé

b. La valise aux questions

CONSTRUIRE LE BONHEUR (7)

Ce qui est vraiment le plus important pour moi, ce qui me fait vivre ?

Où trouver le bonheur quand tout fout le camp ? Comment assumer les échecs ?

Changer la vie ou changer de vie ?

Exemples de gens heureux ?

J'ai touché le bonheur, un jour... c'était...

Faire route avec quelqu'un ou pas ?

Pour vivre heureux vivons ... sans Dieu ? Avec Dieu ? Cachés ? Ensemble ? Votre choix ?

Les événements, les personnes qui me donnent accès au bonheur et ceux qui me le tuent !

AFFRONTER LE MAL

Pourquoi moi ?

J'ai peur d'aller voir mon ami, je ne sais pas quoi lui dire...

D'où vient le mal ? Dieu ? L'homme ? Moi ?

Pourquoi m'as-tu fait mal ?

Où est le mal, où est le bien ? Comment le reconnaître.

Auschwitz, ton silence me torture, et le tien Dieu ?

La croix pour sauver le monde... comment comprends-tu cela ?

Souffrir pour aller où ? Le paradis ? L'enfer... ? Le néant ?

Le monde est-il mauvais ?

(7) Je donne ici un éventail à titre d'exemple... Il est nécessaire que chacun formule ses propres questions, ses propres affirmations en fonction du thème choisi, de la démarche proposée, en fonction aussi du public et du vécu collectif du groupe-classe. Le langage verbalisé n'est pas le seul ! Ce qui est important c'est de lancer un espace à habiter et d'y installer des points de cristallisations pour que les questions des étudiants s'animent et s'interpellent comme les billes d'un billard électrique, pour qu'un faisceau d'interrogations vivantes sorte de l'ombre et de nos ventres!

HABITER LE CORPS

Je ne m'accepte pas... pas de photo svp !
Je ne suis pas heureux, je ne suis pas aimé...
La sexualité, ca veut dire quoi pour toi, pour nous ?
Pourquoi es-tu triste ?
De quoi ai-je peur quand tu viens à ma rencontre ? Et toi ?
Malade, handicapé, seul, déprimé... et je ne sais rien faire pour toi ?
J'ai envie de danser
J'ai envie de mourir
Je voudrais rester jeune, je ne veux pas vieillir.
Qu'est-ce qu'il dit, mon corps... qu'est-ce qu'il te dit ?
Tu t'es mis à fumer maintenant ?
Je ne boirai plus...
Le sexe c'est la liberté !
Dis-moi comment tu es, qui tu es ? Tu oserais ?
Que faire, que changer pour être belle ?
Comment me trouves-tu ?
Que dois-je comprendre quand tu me dis « je t'aime » ?
Et toi que comprends-tu quand je te le déclare ?
Je n'ai pas envie de m'engager, de me donner pour d'autres...
La place de la femme ?
Je connais quelqu'un : il est épanoui, heureux et libre... Sais-tu pourquoi ?
Quel est le sens que tu veux absolument garder ? Pourquoi ?
Plaisirs et religion ? Religion contre plaisirs ?

CONVERTIR LA VIOLENCE

Pourquoi la guerre ?
J'ai de la haine en moi... c'est plus fort que moi... normal ?
C'est le plus fort qui gagne !
Y a-t-il un avenir pour la paix ?
Les coups de boule, ça c'est marrant... !
La vie, ce n'est pas pour les fillettes...
Tuer pour Dieu, se tuer pour Dieu ?
Dieu ! Que de crime en ton nom ? Pourquoi ?
J'ai été violée après le bal...
J'ai été battue par papa, il avait encore trop bu...
Je rate tout ce que je fais...
J'ai faim
Je suis mal habillée, mal coiffée, et mon sac est sale... trop seule ! Je n'ai pas d'argent...
Manifester pour la paix ! J'ai été dans les rues avec papa ; c'était gai...
J'étais à Bruxelles gare centrale, quelques minutes avant Joe !
Je ne comprends pas ! Des êtres humains, croyants, tuent des innocents au nom de Dieu ?
Explique-moi le fanatisme ?

VIVRE ET MOURIR

Je vis sans penser à mourir ; la mort je m'en f...
Mon grand père est malade, j'ai peur... je l'aime beaucoup
Faut-il donner la vie pour donner aussi la mort ?
C'est quoi vivre ?
Quelles sont tes raisons de vivre ? Tes motivations pour te lever le matin ?
Ma première expérience de la mort...
Et après la mort ? T'as une idée toi ?
Pourquoi suis-je vivant ?

Je vis au jour le jour... Si tu penses trop, tu as des soucis... fais comme moi !
Jésus est mort pour moi. Mais je n'ai rien fait, je ne lui ai rien demandé !
Sa vie m'a impressionné ! Je vous raconte...
Sa mort m'a impressionné ! Je vous dis pourquoi...

VIVRE EN RELATION

Je l'aime mais pas lui... Pourquoi.
Respecter... quels sont les signes, les repères ?
Quelle est ta recette pour séduire ?
Vivre en équipe... travailler ensemble... comment s'y prendre.
Qui est important pour moi ?
Un couple que je trouve réussi !
L'homme a-t-il besoin de Dieu, d'une relation à Dieu ?
Je vous parle de mon amie, de mon ami...
Faut-il souffrir pour aimer ?
Comment savoir s'il m'aime vraiment ?
En fin de compte c'est quoi aimer ?
Je cherche des preuves qu'il m'aime... peux-tu m'aider ?
Je suis jaloux et ça nous rend malades...
Comment savoir si nous avons des chances de tenir la route ensemble ?
Ta famille me fait peur !
J'ai peur de mes désirs...

PRATIQUER LA JUSTICE ET LA CHARITÉ

Pourquoi t'occuper de moi ?
Dans quels groupes t'es-tu engagé ? Dis-moi tes raisons !
Quels sont tes critères de justice ?
La vie est un cadeau ! Non ? Oui ?
Les cadeaux que je déteste !
J'en ai assez de faire la charité...
Mes parents sont justes... je vous explique...
La religion... vous trouvez ça juste ?
Mes révoltes
Ta charité me dégoûte ! Je n'existe pas...
Mes conditions pour que ton « oui » soit « oui » !
Faut-il tout donner ?
Pourquoi votes-tu ? Pour quelle société, quel projet ?
Construire l'école idéale !
Si j'étais président... premier ministre...
Pour quoi pries-tu ?
Aimer mon prochain ? Tu dois me convaincre... !

TRAVERSER LA SOUFFRANCE

Ma copine est déprimée, je crois que je vais la quitter...
Comment aider mon ami malade ?
Pourquoi faire souffrir, me réjouir du mal ?
Te dire pourquoi tu m'aides à vivre maintenant.
J'ai peur de la souffrance des autres.
La souffrance a changé mon regard !
Pourquoi souffrir autant ?
Je connais quelqu'un qui n'a plus de bonheur...
Il a tout perdu et il reconforte les autres.
Souffrance, la grande injustice !

Toutes les innocences sont tuées.
Qu'appelles-tu « résurrection » ?
J'ai peur d'avoir mal !
Le vieux monsieur pleurait... il est tout seul !
Viens crier avec moi ! C'est insupportable !
Comment tenir bon, rester un homme dans cette traversée ?
Tu pries pour moi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?
Je suis devenu inutile...

DÉVELOPPER LE RAPPORT AU MONDE

J'ai choisi de ne pas m'occuper des affaires des autres.
L'écologie : du rêve et des irresponsables ?
Il n'y a que l'argent qui dirige le monde !
L'école ne doit pas faire une société nouvelle, elle doit me préparer à vivre ici.
Si tu donnes, on te mangera !
La religion c'est du privé ! Rien à voir avec mes engagements !
Dis-moi comment tu participes à la sauvegarde de notre terre ?
Définir la politique
Comment comprendre le commerce ? Explique-moi la planète !
Papa a été jeté de son usine... Je ne comprends pas...
Tous les matins il y a un journal de l'économie, pourquoi pas celui des travailleurs !
Et l'Eglise dans tout ça ?
C'est toujours la même histoire qui recommence...
Pourquoi n'y a-t-il plus suffisamment d'emplois ?
Où va le monde ?
J'éduquerai mes enfants autrement. Je t'explique...
Expliquer le Tiers-Monde !
Qu'as-tu envie de faire pour les sans... (Sans-papiers, sans-voix, sans-abri, sans-famille...) ?
Quand est-on responsable ? De quoi ? De qui ? Pour combien de temps ?
Ce que je fais de ma vie ne te regarde pas !
Aide-toi, le ciel t'aidera !

FONDER LA SPIRITUALITÉ DE L'HUMAIN

La pensée doit être libre... Libre pensée ?
Qu'est-ce qui te fait agir ?
Où est le mal ? Qui nous dira le bien ?
Montre-moi un sage, un homme extraordinaire pour notre temps !
La vie est-elle possible sans la foi ?
Ta religion te sert à quoi ? Prison ou liberté ? Rêve ou vérité ?
« Et tu penses qu'en priant tu vas changer quelque chose ? »
Pour quoi vis-tu ?
Les grandes valeurs de ma vie !
L'héritage de mes parents, ce que je garde comme un trésor immatériel !
Que lis-tu de bien ? Ton dernier livre ; raconte...
Quelle personne a marqué ta vie de bonheur ? D'où vient-il ?
Qui est Jésus, quelle est sa place dans la grande histoire ?
Et dans ton histoire ?
Une pensée qui t'a donné vie !
Quelles sont tes raisons de vivre ?
Quand, où médites-tu ? A partir de quoi ?
Ce que ta religion t'a apporté ! Attentes, déceptions, avenir...
Un moment de ta vie où ce fut le vide... Pourquoi ?
Celle ou celui qui t'a remis debout...

Qui sont tes parents ?
Y a-t-il besoin de morale ?
Ce qui nourrit ton cœur ?
Tes rêves pour la suite...
As-tu une idole, une personne de référence... ? Peut-on savoir pourquoi ?

c. Souhaits ...

CONSTRUIRE LE BONHEUR

Oser des actions enthousiastes, à contre-courant des naturelles déceptions et de l'excuse si fréquente de la destinée.

AFFRONTER LE MAL

Oser regarder mon prochain blessé, nos douleurs et nos cris, à contre-courant des salons de silence et des fuites de la peur. Oser dire « j'arrive » !

HABITER LE CORPS

Rire, danser, marcher, embrasser... à contre-courant des possessions, des perversions...

CONVERTIR LA VIOLENCE

Vivre avec passion et maîtriser l'émotion, à contre-courant des rancœurs et rancunes, des défoulements irrationnels et des violences faciles du plus fort.

VIVRE ET MOURIR

Donner du souffle à toute croissance humaine jusqu'au bout des possibles à contre-courant du consumérisme, et des confort ennuyeux !

VIVRE EN RELATION

Créer des liens de solidarité et donner de l'espace à nos amours à contre-courant des vies trop petites, trop isolées, trop personnelles, trop seules.

PRATIQUER LA JUSTICE ET LA CHARITÉ

Entrer dans les combats pour plus d'humain à contre-courant du commerce des cadeaux et des shows de l'émotion.

TRAVERSER LA SOUFFRANCE

Risquer les souffrances de l'amour qui va jusqu'au bout, à contre-courant des frilosités et du perfectionnisme mortel. Quitter le cocon de nos rêves pour accueillir la vérité vivante.

DÉVELOPPER LE RAPPORT AU MONDE

Sauver les coins de terre que nous habitons, rendre une âme aux places des rencontres, à contre-courant des comportements propriétaires, et des jardins fermés.

FONDER LA SPIRITUALITÉ DE L'HUMAIN

Creuser nos racines, écrire notre histoire, offrir des raisons de vivre et des horizons à notre chemin, réconcilier nos rêves avec nos pas et donner de la terre à nos idéaux, à contre-courant des croyances « prêtes-à-porter », et des grands-messes médiatiques. Oser l'Évangile vivant à contre-courant des croyances apeurées, nostalgiques et paralysées...

d. Ouverture : votre réaction

Nos rendez-vous journaliers font de notre école, de notre cours, de notre spiritualité, un lieu inestimable de croissance humaine. Nous sommes responsables d'une part... les élèves d'une autre, les parents d'une autre..., et j'espère que cette part ne nous sera pas enlevée...

Nous montrons dans le quotidien ce qui nous fait vivre. Nous donnons vie à nos envies et à nos colères, nous impressionnons des enfants, des jeunes, et beaucoup d'autres par nos choix, nos rires et nos rides...

La place est libre et la feuille presque blanche pour que tu puisses écrire le cœur du cœur de ta vie, pour que les jeunes que tu rencontres sachent quelles ressources t'inspirent, pour que le Dieu que tu fais exister soit bien Celui qui nous rend libre !

Eté 2006
H. Batteux

17 manières de prier

utiles à ceux que devoir prier désespère

MAURICE BELLET

in « Cahiers pour croire aujourd'hui »,
novembre 1993. n° 131.

1. **Marcher** de long en large dans une église romane, belle, assez grande Saint Philibert de Tournus par exemple ou dans une église gothique Chartres, Reims, Bourges ou baroque, comme la *Wieskirche* et ne penser à rien rien du tout laisser le regard errer laisser la pierre chanter laisser le lieu dire et s'en aller, au bout d'un temps, sans aucune hâte.
2. **Lire** un livre de forte pensée avec un désir fort de la vérité sans avidité de savoir sans prétention à disputer mais par goût, par amour de la vérité Ouvrir la porte profonde à toute pensée qui vient et la laisser demeurer en paix afin qu'elle vienne à porter son fruit.
3. **Ouvrir** la sainte Écriture ouvrir seulement le Livre et partir en songerie imaginer son propre livre se raconter des histoires laisser remuer ses propres vieux mythes de cruauté, de triomphe, de sensualité, de désespoir, d'amour, de charité avec le parfait narcissisme de ces choses-là et lire, dans le texte, deux mots.
4. **Dire** une demande du *Notre Père* une seule, une seule fois.
5. **Se désoler** infiniment de ne pas prier gémir intérieurement tout le jour d'être incapable de la moindre invocation la moindre lecture pas même de l'Évangile d'être là froid, sec, absent et heureux ailleurs sans Dieu, sans Christ, sans tout ça et en souffrir et décider enfin de s'en remettre là-dessus à Dieu et attendre, hors de toute pensée.
6. **Dormir** et le cœur veille.
7. Comme un petit enfant, **dire** des choses à Dieu prière, supplication, rage ou tendresse regret ou jubilation ça échappe on ne s'en aperçoit même pas sinon quelquefois après coup. Celui qui parle ainsi en nous est l'enfant toujours à l'aurore de la vie naïf comme la volonté divine.
8. **Converser** de choses et d'autres et soudain il se fait sans mon Dieu qu'on l'ait voulu qu'on se met à parler de l'essentiel la vie, la mort, l'avenir de l'humanité l'amour, la vérité Dieu peut-être, et peut-être pas, la religion chrétienne, les grands chemins de l'homme On en parle les uns aux autres, sans haine, sans controverse, sans passion basse, mais parce que cela importe plus que tout le reste et qu'on en parle si peu souvent et dans la conversation celui qui en Jésus Christ laisse passer quelque chose de l'Annonce pas tant parce qu'il s'y croit obligé que parce qu'il est comme ça, c'est en lui, sa parole porte la Parole et il arrive que quelqu'un écoute et le fond du cœur est ouvert.
9. **Ouvrir** la Sainte Écriture et ça y est ! Ce n'est pas un livre, ce n'est pas le Livre, c'est le lieu de la Parole qui s'entend par-delà les mots rêve sans rêve en marge du texte en son milieu résonance à travers toutes les épaisseurs de la vie fontaine dont la source est invisible pensées, images, paroles mouvements sobres du cœur la Lettre est nécessaire l'esprit va car le sens de l'Écriture, c'est la vie sauve.
10. **Désirer**, désirer désespérément désirer jusqu'à la douleur et la détresse jusqu'au grand vide amer désirer que ce soit autrement désirer la fin des cruautés des folies, de la bêtise, de l'abject, désirer la gaieté, la lumière, la tendresse avoir si faim, avoir si soif du monde différent et de soi-même différent.



11. **Écrire** par plaisir, par goût, pour voir
écrire pour écouter
ce que le bruit ordinaire recouvre ou embrouille
y compris le bruit des mots
Laver les mots jusqu'à ce qu'ils soient
tout purs et ronds et lisses
ou bien aller par les chemins foisonnants
ou bien refaire, indéfiniment refaire
pour approcher un peu plus ce qui manque et insiste
écrire pour aller vers le point là-bas
qui communique avec l'au-dessus et l'en-deça
de tout mot.
12. **Écouter** la musique
La Messe en si mineur de Jean-Sébastien Bach
par exemple
spécialement *Incarnatus, Crucifixus, Resurrexit*
ou bien autre chose
pas nécessairement de la musique religieuse
mais écouter dans la profondeur
écouter le chant du nouvel Orphée présent
à toute musique humaine
incarnation, crucifixion, jubilation
Si l'on peut, chanter soi-même et jouer de l'instrument,
c'est encore mieux !
13. **Se tenir** dans la paix
qui est l'harmonie des puissances
au-delà (certes) du tourbillon
au-delà de l'abstention sereine
au-delà de l'abandon volontaire des héros
dans l'harmonie des puissances
coïncidant avec la plus humble humilité
ceci, dans le médiocre des jours
sans hauteur, sans savoir et quelquefois sans grâce.
14. **Sortir** de l'église
quitter la célébration
parce qu'on ne supporte plus
parce qu'on ne peut plus rester
à cause du trop d'intensité et de hauteur
de ce qui est censé se faire là
en contraste avec l'échec navrant
de ce qui s'y passe en fait
quitter sans scandale, sans contestation, avec tristesse
et le désir endurent que se lève à nouveau
comment ? comment ?
la lumière du grand poème où s'inaugure toutes choses.

15. **Douter**, intensément douter de Dieu
quoi, il y aurait un Dieu bon et tout puissant
avec toute cette cruauté dans la nature
avec l'infamale cruauté humaine
les enfants crevants de faim, les exploités,
les névrosés, les abrutis, les alcooliques,
tous les déchets humains ?
Elle est belle, l'image de Dieu !
Et qu'est-ce que Dieu
sinon la pauvre petite idée élaborée
sur la planète où nous sommes
rien, au sein de l'univers éclatant
vers des dimensions inimaginables
Objections, objections, agonie de Dieu
au cœur de l'homme de foi.
Il a répondu cent fois, mais il s'agit d'absence
Pauvre Dieu en agonie
comme son Verbe identique à Lui au jardin des oliviers
quand ses meilleurs amis dormaient...
Ce n'est donc pas si peu que de le veiller.
En son agonie.
16. **Ni les images**, ni le texte
ni le lieu ni l'heure
ni la parole qui sourd du cœur
ni la répétition lasse et attentive
pas même le silence
mais simplement le réel
terriblement réel et plat, les choses, la surface
la conversation sans but
les tâches, les loisirs,
manger, rêver, dormir
et la souffrance intolérable, indicible
tellement souffrante qu'on n'en souffre pas
l'attente nue de ce qui doit venir au monde
pour qu'il en soit sur la terre comme au ciel.



17. **Travailler** de ses mains
à des tâches ménagères, à la couture,
à son métier, à du bricolage
et faire taire la radio et tout le brouhaha intérieur
écouter ce qui parle sans mots
tandis que les mains s'occupent
et occupent la surface de l'âme.
Ou bien, conduire une automobile
très détendu, attentif, courtois
tandis que cette occupation laisse libre
une pensée sans pensée
qui mûrit d'ailleurs.